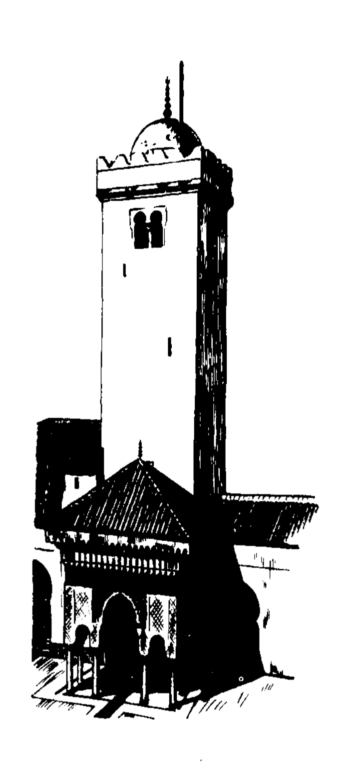
UNIVERSITÉ MOHAMMED V

FACULTÉ DES LETTRES ET DES SCIENCES HUMAINES

HESPÉRIS TAMUDA



VOL. XXIII. - Fascicule unique

EDITIONS TECHNIQUES NORD-AFRICAINES

30, RUE SBOU - RABAT

1985

HESPÉRIS
TAMUDA

Vol. XXIII. - Fasc.unique 1985

SOMMAIRE - SUMARIO

CHRONICA DE LA VIDA Y ADMIRABLES HECHOS DEL...SEÑOR MULEY ABDELMELECH... [Valence ?] 1577,

ŒUVRE EN PROSE ET EN VERS DE FRAY JUAN BAUTISTA

PREMIERE PARTIE *

A. FRAY JUAN BAUTISTA ET SA CHRONIQUE
(Bernard LOUPIAS)

B. L'ŒUVRE DANS SON CADRE HISTORIQUE
(Pierre BERTHIER)

A. FRAY JUAN BAUTISTA ET SA CHRONIQUE

Le livre s'offre d'emblée au lecteur dans l'opulence d'un titre qui cherche à coller à la grandeur de la matière et du personnage : « Chrónica de la vida y admirables hechos del mvy alto y mvy poderoso Señor Muley Abdelmelech, Emperador de Marruecos y Rey de los reynos de Féez, Mequinés y Sus, y del victoriosíssimo sucesso en la restauracion de todos ellos »/ Chronique de la vie et des faits admirables du très haut et très puissant Seigneur Mouley Abdelmelec, Empereur de Maroc et Roi des Royaumes de Fez, de Miquenez et du Sous, et du succès très triomphal de leur complète restauration... L'ouvrage

(*) La Deuxième Partie, qui comprend l'édition critique du texte espagnol et une traduction française par Bernard Loupias, n'a pu pour des raisons matérielles être jointe à cette Première Partie. Elle fera l'objet de la prochaine livraison d'Hespéris-Tamuda. Dans la section A de la Première Partie, les indications relatives à un Folio suivi ou non du chiffre d'une Note renvoient à la Deuxième Partie.

est publié en Espagne en 1577, probablement à Valence [1], et il serait faux de prétendre qu'il est inconnu des historiens ou des amateurs d'histoire du Maroc, même si le nombre de ceux qui ont pu le lire doit être en réalité très modeste. Dans sa Bibliography..., Playfair le fait figurer sous le numéro 76 et, entre autres et après lui, les Sources inédites de l'Histoire du Maroc en citent parfois quelques phrases, comme c'est le cas pour ses dernières lignes dans la première série France, I, p. 460, Note 5. Surtout, Chantal de la Véronne a publié dans le Tome III de la série Espagne, p. 264-265, la seule pièce qui, à ce jour et à ma connaissance, apporte un peu de lumière sur Fray Juan Bautista et la genèse très particulière de son livre. J'en propose donc ci-après une traduction suivie d'un commentaire succinct. L'existence de ce document – une lettre autographe de l'auteur de la Chrónica – est signalée déjà par J. Oliver Asín, Vida de Don Felipe de Africa, Príncipe de Fez y Marruecos [2], Madrid-Granada, 1955, p. 51-52, dont la recherche biographique a éveillé en moi la curiosité de connaître Fray Juan Bautista. Cependant, diverses circonstances se sont comme plu à retarder cette lecture qui, selon J. Oliver Asín, n'était possible qu'à Paris où un exemplaire était conservé à la Bibliothèque Nationale, l'exemplaire qui eût dû se trouver à Madrid à la Biblioteca Nacional n'y étant plus. Mais plu-

(1) D'après José Enrique SERRANO Y MORALES, « Reseña histórica de las imprentas que han existido en Valencia... » je déduis qu'il y a sept imprimeurs à Valence en 1577. Ce chiffre paraît excessif à Philippe BERGER, bon connaisseur de ces questions, qui regrette de ne pouvoir identifier l'imprimeur à partir des vignettes que je lui remets, et me signale l'intérêt de VINDEL, « Escudos y marcas de impresores... », en concluant : « Finalement le fait que Fray Juan Bautista ait demandé à ce que son travail soit imprimé à Valence ne prouve pas que les choses se soient passées ainsi. En effet il est possible que Andrea Gasparo CORSO ait fait peut-être appel à la concurrence et qu'il ait obtenu de bonnes conditions ailleurs qu'à Valence. Toutefois je pense qu'il convient d'examiner d'abord l'hypothèse valencienne » De même il précise à propos du « privilège du roi » obtenu par Fray Juan BAUTISTA : « L'indication CON PRIVILEGIO DEL REY est probablement quelque chose de sérieux. Les éditeurs commencèrent très tôt (à Valence dès 1502) à protéger leurs entreprises par des privilèges accordés par des autorités diverses, les plus recherchés étant les privilèges royaux ; mais très souvent le détail de ces privilèges (durée et extension géographique) n'est pas mentionné dans le livre et il faudrait retrouver dans les archives royales l'original du dossier pour en savoir plus long ».

(2) J. Oliver ASIN, o. c., p. 51, signale la cote de cet exemplaire (O^3 j 51) et le tient pour unique, ignorant de ce fait qu'il existe aussi un exemplaire conservé à Londres. De son côté et inversement, José SIMON DIAZ, « Dominicos de los siglos XVI y XVII, Escritos localizados », Universidad Pontificia de Salamanca, Fundación Universitaria Española, Madrid, 1977, fait figurer Fray JUAN BAUTISTA sous le numéro 1049, et décrit aux pages 277-278 l'exemplaire qui se trouve à Londres au British Museum où il a pour cote 1046. g. 26. Ce bibliographe ne mentionne aucun autre ouvrage qui eût été écrit par le Frère Prêcheur, et ignore l'existence de l'exemplaire parisien. La description qu'il fait de l'exemplaire londonien (s. l., s. i. [1577] 44 hs., 20 cm.) correspond à celle que l'on peut faire de l'exemplaire parisien.

sieurs circonstances (3) ont aussi accru, puis satisfait ma curiosité au point de me faire souhaiter que d'autres rencontrent moins de difficultés que moi-même pour avoir accès à une œuvre dont l'intérêt, historique et littéraire, est au moins double. Confiant donc à un historien, Pierre Berthier, le soin de préciser ce qui doit être dit du cadre historique dans lequel s'inscrit la Chronique, j'ai entrepris de publier le texte espagnol de façon critique, et d'en proposer une traduction française à l'intention d'un public élargi. Parvenu plus qu'au mitan de l'entreprise, j'aurais pu être dissuadé de l'achever, puisque Mercedes García-Arenal, connue pour ses travaux très remarquables (4), publiait récemment dans Al-Qantara, II, p. 167-192, Madrid, 1981, le texte en prose de la même Chrónica. Mais plusieurs considérations m'ont amené à ne pas abandonner mon projet où, par ailleurs, je n'étais plus seul à être engagé.

L'œuvre de Fray Juan Bautista présente deux versants : l'un qui rassemble une douzaine de Folios où figure la Chronique en prose, l'autre qui ne propose pas moins de 1.410 octosyllabes distribués en strophes de dix vers chacune. A

(3) En 1978 et à l'occasion du quatrième centenaire de la Bataille des Trois Rois, Aziza BENNANI me demanda de préparer une conférence, ce qui m'amena à m'intéresser à Dom SEBASTIEN, puis à Francisco de ALDANA, soldat, diplomate, espion et poète qui, comme on sait, mourut dans ce combat et l'aventure dont il avait prévu l'issue. Je ne donnai pas cette conférence, mais je publiai dans « Langues et Littératures », Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Rabat, volume I, 1981, p. 129-144, un article intitulé « Le sens des Octavas al Rey Don Felipe de Francisco de ALDANA, mort à Wâdî l-Makhâzin » Cette analyse, qui n'est pas sans rapport avec l'Histoire, prétend pour l'essentiel éclairer un point de littérature hispanique... Ensuite, mon souci de la célèbre bataille fut maintenu grâce aux conversations que j'eus avec Pierre BERTHIER qui préparait sur elle une étude originale. Celle-ci donna lieu à une Thèse de Troisième Cycle qu'on souhaite voir être éditée : « La Bataille de l'Oued El-Makhazen, dite bataille des Trois Rois (4 Août 1578) », Université de Provence, Aix-Marseille, 1981, tome I, p. I-XXVI et 1-215 ; tome II, p. 216-404, Annexe et Table. Pierre BERTHIER qui voulut bien suivre mon conseil de ne pas omettre de lire Fray JUAN BAUTISTA, me remit les photocopies de la Chrónica, rendant possible notre entreprise parallèle ou double, mais dont le but s'avère commun. Enfin, Germain AYACHE a su encourager ces efforts, et quelques vers de ma traduction lui devront une meilleure facture. Qu'Aziza BENNANI, Pierre BERTHIER et Germain AYACHE sans lesquels le présent travail n'aurait pas vu le jour, soient ici remerciés pour leur aide ou leurs encouragements.

(4) Mercedes GARCIA-ARENAL a publié notamment « Los Moriscos », Madrid, Editora Nacional, 1975, et « Inquisición y moriscos : los procesos del Tribunal de Cuenca », Madrid, Siglo XXI, 1978. Elle a très opportunément réédité Diego de Torres, « Relación del origen y sucesso de los Xarifes », Madrid, Siglo XXI, 1980.

A la bibliographie classique relative aux Saadiens et qui figure dans les notes de sa présentation de la « Chronica », j'ajouterai seulement Roger Le TOURNEAU, « Histoire de la dynastie saᶜadide », « Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée », n° 23, 1er Aix-en-Provence, n° 23, 1er semestre 1977, p. 7-109, où l'on trouve le texte arabe et sa traduction française d'un extrait de « al-Turguman al-Muᶜrib ᶜan duwal al-Machriq wa l-Maghrib » d'Abû al Qâsim b. Ahmad b. ᶜAlî b. Ibrâhîm al-Zayyanî, et ᶜAbd al-Karîm Karîm, « al-Maghrib fî ᶜahd ad-dawlat as-saᶜadîa », Rabat, 1978. ᶜAbd al-Karîm Karîm a donné en 1974 une nouvelle publication d'al-Fistâlî, « Manâhil aS-Safâ fî ma'âthir mawâlîna as-surafâ ».

cette composition poétique, qui reprend les thèmes de la première partie en prose, les orchestre à sa façon ou même les complète, doivent être ajoutées des pièces liminaires : un dizain deux fois donné à des pages distinctes, trois sonnets en langue espagnole et un sonnet en langue italienne. Ces pièces restituent le climat dans lequel l'œuvre a été composée, de même que celui dans lequel on a voulu qu'elle soit lue. Elles accroissent donc la dimension du versant poétique de la Chronique, lequel, pour être second, est d'autant moins secondaire que le lecteur et le traducteur de la précieuse lettre autographe devront, alors même qu'ils observent que l'ouvrage est en prose et en vers, reconnaître avec Fray Juan Bautista qu'il est « en verso y prosa »/ en vers et en prose. Cette inversion des termes sous la plume de l'auteur fait douter de la valeur de tout jugement qui ne prendrait pas en compte le texte poétique. Du reste, c'est sans avoir besoin d'en appeler à un constat de hiérarchisations contraires, qu'on ne peut concevoir la Chronique que sous l'angle de son unité de création. Sollicitée comme on verra qu'elle le fut, l'inspiration du prosateur-poète qui se veut poète-prosateur, s'est libérée en un jet qui retombe et donne et les flots de la prose et des vers les embruns. L'œuvre étant ainsi conçue, sa publication devait être intégrale, et ce même pour des raisons autres que celles de défense et d'illustration de la Poésie. En effet, M. García-Arenal n'eût sans doute pas souligné que, pour qu'il ne soit pas nui à l'image du Prince auprès du public espagnol, « no se menciona la participación de ᶜAbd al-Malik en la campaña de 1574, que recuperó para los musulmanes la Goleta y Túnez »/ n'est pas mentionnée la participation de ᶜAbd al-Malik à la campagne de 1574, qui fit recouvrer aux Musulmans La Goulette et Tunis, si ces vers avaient mérité quelque estime :

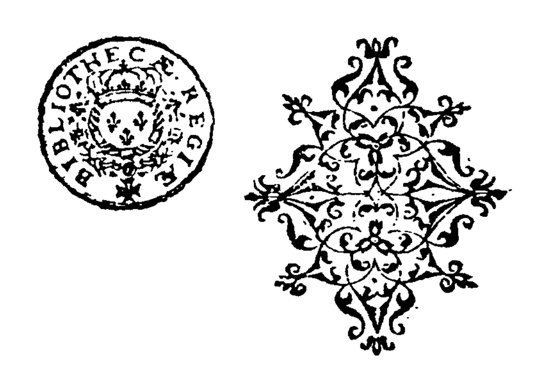
« Amáualo el rey passado	Le souverain défunt l'aimait
Por ser persona discreta,	Pour ce qu'il était homme sage,
Y así por él fue embiado	Et ainsi il fut envoyé
En su nombre delegado	Par lui, délégué en son nom,
Para tomar La Goleta. »/	Afin de prendre La Goulette.

(Fol. 23 r°, v. 386-390)

Ou bien il eût fallu préciser, dire que la prose étale ce que le vers concentre, admettre que le poème dévoile ce qui pourrait d'abord avoir été laissé dans l'ombre..., mais sans pour autant devoir conclure sur le refus de cette vérité : point de héros pour la Chronique toute, qui ne soit tout le héros, donc

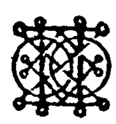
CHRONICA DE LA VIDA Y ADMIRABLES HECHOS DEL MVY ALTO Y MVY poderoſo Señor Muley Abdelmelech Emperador de Marruecos y Rey de los reynos de Féez, Mequines y Sus, y del victorioſiſsimo ſucceſſo en la reſtauracion de todos ellos.

COMPVESTA POR FRAY Iuan Baptiſta, de la orden de los Predicadores ſu Cantino.



CON PRIVILEGIO DEL REY.

M. D. LXXVII.



[Page de garde de la Chrónica]

le vainqueur à la Goulette. Par ailleurs, un foliotage rigoureux et une édition critique respectueuse, sinon des coquilles, des formes de langue anciennes qui sont autant de signes renvoyant au message et à son émetteur mystérieux, étaient de nature à améliorer les conditions dans lesquelles l'œuvre intégralement restituée devrait pouvoir être lue désormais.

Qui est Fray Juan Bautista ? En plus de son œuvre apparemment unique, rien aujourd'hui ne dit dit quoi que ce soit de lui, hormis la lettre autographe déjà évoquée. Pour prudence garder,quelques bons esprits seront tentés de penser que Frère Jean-Baptiste, de l'Ordre des Prêcheurs et religieux dominicain de ce fait, a servi de prête-nom, et qu'un personnage – des ? – mieux connu et important dans le cadre des relations maroco-espagnoles et/ou dans l'entourage de Mawlây ᶜAbd al-Malik (5), se cache derrière ce qui n'est même pas un nom à part entière, mais un prénom ou un nom de religion. Ayant fait cette hypothèse, comme d'autres sans doute qui à ma connaissance n'en ont pas laissé de traces écrites, je pense néanmoins qu'il serait imprudent, dans l'état actuel de la recherche, de trouver suspect qu'un religieux ainsi appelé se trouve en 1576 captif au Maroc, et disposé à coopérer avec le nouveau maître du pays qui est son maître tout court, d'une façon réciproquement avantageuse. Ne serait-ce qu'à Marrakech, il y avait, comme nous l'apprend Fray Juan Bautista, six-cents Chrétiens au moins... Mieux, au terme de la fréquentation de l'écrivain que supposent l'édition et la traduction de son œuvre, j'ai le sentiment que le texte lui-même, par ses traits pertinents, ses qualités ou les qualités de ses défauts, prouve qu'on a bien affaire à un homme de religion, à un Chrétien qui n'ignore pas qu'il y a quelque paradoxe à faire le panégyrique d'un Souverain musulman, mais qui est enthousiaste et, ceci me paraît plus important, sincère. Si, donc, faux il y avait, le faux serait plus vrai que le vrai, de sorte qu'on doit

(5) Le compte exact des amis et agents européens, plus ou moins secrets, d'ᶜAbd al-Malik, n'est malheureusement pas dressé de façon exhaustive. En sus des trois noms que la publication de la Chrónica met en lumière – Fray JUAN BAUTISTA, Andrea GASPARO CORSO et Guillaume BERARD, les seuls qui sont bien connus sont Fray Luis de SANDOVAL et Diego MARIN (cf. S. I. H. M. « Espagne », III, passim). Ce dernier a été étudié par Dario CABANELAS, « Diego Marín, agente de Felipe II en Marruecos », « Miscelánea de Estudios Arabes y Hebraicos », XXI, 1972, p. 7-35. Pour ma part, j'ai longtemps soupçonné Diego MARIN d'être l'auteur de la « Chrónica » de Fray JUAN BAUTISTA, car il était à la fois ecclésiastique, connaisseur de la langue arabe et Andalou (cf. infra, note 12). Dario CABANELAS, « El morisco granadino, Alonso del Castillo intérprete de Felipe II », « Miscelánea de Estudios Arabes y Hebraicos », 1956, p. 19-42, précisait déjà dans sa note 26, p. 30, que Diego MARIN, « Beneficiado de Setenil y Bédar », avait été mis en liberté par ᶜAbd al-MALIK en 1577. Il partageait donc la condition de l'auteur de la « Chrónica » au temps où celle-ci fut écrite.

prendre pour lettre comptante celle qui, autographe, est expédiée de Marrakech à la date du 24 novembre 1576. L'original espagnol est publié, dont voici la traduction de ce qu'on trouve au dos du pli : « Au très magnifique Seigneur Andrea Gasparo, marchand à Valence, mon Seigneur », et de tout le contenu :

« Très magnifique Seigneur,

Par ordre du Roi mon Seigneur, Mouley Abd el-Melech, j'écrivis ces jours-ci une œuvre en vers et en prose sur la victoire que Dieu a bien voulu lui donner en ces royaumes, ce que je fis davantage parce que lui me le commanda et que moi je compris que je lui rendais ainsi service, que parce que j'ai une aptitude suffisante pour cela. Toutefois, telle qu'elle est, son Altesse l'envoie à Votre Grâce par l'intermédiaire de Maître Guillaume, Français, pour qu'elle [Votre Grâce] la fasse imprimer dans cette ville où elle est. Je supplie Votre Grâce, pour l'amour de Notre Seigneur [Jésus-Christ], de me faire cette grâce si importante, avant qu'on ne l'imprime, de la montrer aux Seigneurs Inquisiteurs ou à qui a la charge d'examiner de semblables affaires, pour qu'on l'imprime avec leur licence en corrigeant les fautes qu'il pourra y avoir dans l'œuvre, car, comme elle a été faite (6) à la hâte et que je n'eus compris qu'elle devait être imprimée, que lorsque son Altesse me la demanda (7), je n'eus point loisir de la mettre bien au propre. Et, s'il arrive que les Seigneurs Inquisiteurs donnent après leur correction licence pour qu'on l'imprime, que Votre Grâce me fasse cette grâce qu'on imprime aussi la licence au début de l'œuvre comme il est coutume de faire pour les autres livres, et que Votre Grâce soit certaine que, en sus de ce que Votre Grâce fera plaisir à son Altesse, cela ne sera pas pour moi une grâce et une faveur de peu de valeur, et je resterai obligé à prier Dieu pour la vie de Votre Grâce pendant ma célébration des saints sacrifices et dans mes oraisons. Et parce que la présente n'a pas d'autre

(6) L'original dit « ...compuse... en verso y prosa la victoria... Suplico..., porque a sido de priesa », de sorte qu'il y a ellipse et qu'il faut lire soit... « porque [la victoria] a sido [compuesta] de priesa », soit... « porque [la cosa] a sido de priesa ».

(7) L'original dit « su Alteza me la pidio », ce qui doit être compris moins comme « Son Altesse me la demanda » (me demanda de composer pour Elle la Chronique sur la victoria), que comme « Son Altesse me la demanda » (me demanda de lui remettre la Chronique composée sur « la victoria »).

objet, que Notre-Seigneur rende la très magnifique personne de Votre Grâce prospère dans tous ses biens, en élevant au plus haut son état et en accroissant sa santé et sa vie. Amen.

De Maroc, le 24 novembre 1576.

Très magnifique Seigneur.

je baise les mains de Votre Grâce. Son serviteur et chapelain,

Fray Juan Bautista ».

Andrea Gasparo Corso, destinataire de la lettre, est bien connu comme marchand à Valence et agent d'ᶜAbd al-Malik. Guillaume Bérard, médecin à Nice et ami du même personnage qu'il avait soigné à Constantinople, fera une carrière de consul de France au Maroc. Tous deux mettent en évidence un aspect du réseau d'amitiés méditerranéennes que tissait le nouveau souverain comme l'avait fait précédemment le prétendant depuis Alger ou Constantinople. Mais, plutôt que ces personnages, très attachants par ailleurs, ce sont quelques nuances dans l'expression qui me semblent significatives. En effet, si la Chronique est de commande comme il est dit dans la précieuse missive, son auteur met un soin particulier à maintenir un équilibre parfait entre ce qui est dû à l'initiative de l'autre « él me lo mandó »/ lui, il me le commanda) et ce dont il a le mérite propre « y yo entendí que le hazía servicio en ello »/ et ... moi je compris que je lui rendais ainsi service). Une pesée subjective de l'œuvre est effectuée sur deux balances distinctes, mais les plateaux de l'une ne fléchissent pas plus que les plateaux de l'autre. Si le maître a ordonné, l'esclave n'a pas obéi au sens passif du terme, puisqu'il a agi après avoir compris le sens et l'importance d'un service qu'il a pleinement voulu rendre. Certes, Fray Juan Bautista défend ainsi, dans une situation de dépendance, un droit élémentaire à la dignité d'écrire que ressent tout homme qui est ou se prétend de plume ; mais il me paraît clair qu'un rapport d'égal à égal est rétabli pour l'Histoire, laquelle devra considérer que la dialectique du maître et de l'esclave, à ce moment fugitif et précis, n'a pas été exactement ce qu'elle a coutume d'être. Un désir venu d'en bas a comme rencontré une injonction venant d'en haut, ce qu'on aurait sans doute plus de scrupule à admettre si

ᶜAbd al-Malik ne s'était attiré les plus vifs éloges de nombreux Occidentaux (8) En s'exprimant ainsi qu'il le fait, Fray Juan Bautista témoigne d'une adhésion probablement sincère à la personne et à la politique d'ᶜAbd al-Malik, qu'il connaissait nécessairement d'autant mieux qu'il déclare être le « capellán »/ chapelain ou aumônier d'Andrea Gasparo Corso, ami du souverain. On doutera, par contre, que sa sincérité soit aussi grande quand il avoue qu'il n'a pas d' « abilidad »/ habilité autant et plus qu'habileté pour composer son ouvrage. D'abord, niant qu'il ait une capacité suffisante pour cela, il se garde de dire que son habilité-habileté est nulle, sachant qu'il évite ainsi un mensonge ; ensuite, en lettré qui a le sens des valeurs et n'est pas peu fier de sacrifier à

(8) J. OLIVER ASIN, o.c., p. 22, note 4, a relevé le portrait que Cervantes fait d'ᶜAbd al-MALIK dans sa pièce de théâtre intitulée « Los baños de Argel », et M. GARCIA-ARENAL, o. c., p. 176, cite une partie du passage cervantin au terme de son étude. Dans une édition plus accessible (Biblioteca de Autores Españoles, Tome CLVI, 1952, p. 174), voici les vers qui sont placés dans la bouche d'un captif chrétien d'Alger, « Ossorio », nécessairement digne de foi du point de vue de l'auteur, qui dit du prétendant auquel est promise comme épouse la fille du renégat Hajjî Murâd :

« Muley Maluco es su esposo,	Mouley Malouc est son promis,
el que pretende ser rey	Celui qui prétend être Roi
de Fez, moro muy famoso,	De Fez, Musulman très fameux,
y en su secta y mala ley	Versé dans sa secte et sa Loi
es versado y muy curioso ;	Mauvaise dont il a grand soin ;
sabe la lengua turquesca,	Il connaît bien la langue turque
la española y la tudesca,	Et l'espagnole et l'allemande,
italiana y francesa ;	Et l'italienne et la française :
duerme en alto, come en mesa,	Il dort sur un lit haut, et mange
sentado a la christianesca ;	A table à la façon chrétienne ;
sobre todo es gran soldado,	Il est surtout un grand soldat,
liberal, sabio, compuesto,	Généreux, savant, circonspect
de mil gracias adornado »/.	Et de mille grâces paré.

On a donc affaire à une personnalité riche, nuancée et très équilibrée puisque ᶜAbd al-MALIK est tenu pour un Musulman versé dans la science islamique dont il a un grand souci – c'est le sens que je donne volontiers à curioso – et dont le captif dit le mal que son public réclame, et qu'il est perçu comme un homme ouvert à l'Occident par ses usages domestiques ou linguistiques. Avec de telles qualités intellectuelles, morales, guerrières, politiques et humaines, le personnage ne pouvait que séduire les Occidentaux. Certes, le portrait cervantin est un document littéraire que l'historien peut tenir en suspicion : d'une part, pour la logique d'une pièce peu respectueuse des faits puisque le mariage a eu lieu, il était préférable que Mouley MALOUC, abandonné par sa promise qui s'enfuit avec un captif chrétien, soit plutôt sympathique, son heureux rival n'ayant que plus de mérites ; d'autre part, héros de Lépante, Cervantes peut avoir eu des tendresses pour un combattant malheureux de Lépante, senti comme un ami potentiel de l'Espagne puisque Philippe II libéra ᶜAbd al-Malik qui y avait été fait prisonnier (SHIM, Espagne, III, p. 181). Toutefois, entre autres documents, la « Relation... » de Fray Luis NIETO, SIHM, Première Série, « France », p. 459-460, confirme de façon moins discutable la validité du portrait. L'image de la libéralité et de tolérance du souverain a été contestée par D. YAHYA, « Morocco in the sixteenth century », p. 71-72 (cf. M. GARCIA-ARENAL, o. c., p. 172). Une remarque de Fray Luis NIETO (« Et bien qu'au commencement ses sujets ne l'aimassent.. » ibid.) rend compte de l'existence d'une opinion marocaine défavorable que le temps a pu modifier.

Polymnie et à Clio conjointement, il contredit l'évidence chronologique de son texte en prose et en vers, affirmant qu'il a célébré la victoire du Prince en « verso y prosa »/ en vers et en prose. Pour être homme de religion, on ne reste pas moins Dominicain (9) – cet ordre a une tradition de culture – et homme de lettres, occasionnelles sans doute mais non moins réelles, concient de ses polyvalents mérites.. Pour bien des motifs, le souci qu'il a de se mettre en règle avec l'Inquisition ne surprend guère : d'une part, son ordre religieux entretient toujours un rapport privilégié avec le Saint-Office ; d'autre part surtout, l'éloge qu'il fait d'un Prince musulman, chose assez insolite en Espagne à cette époque, ne peut que le rendre suspect aux yeux de ses lecteurs, et faire douter de son orthodoxie alors même que son ouvrage n'aborde véritablement aucun problème religieux (10). Au plus, un esprit très ou trop critique pourra se demander si le doute excessivement prudent qu'il expose en parlant des responsables de la censure en Espagne « los señores inquisidores o... quien tiene cargo de examinar semejantes negocios »/ les Seigneurs Inquisiteurs ou.. qui a la charge d'examiner de semblables affaires) est de nature à montrer qu'il ne connaît pas bien le système espagnol et, donc, prouverait indirectement qu'il n'est pas Espagnol.

(9) Cet Ordre forme des religieux et des prêtres voués à l'étude et à la prédication dogmatique et apologétique. Visant la conquête des esprits autant que celle des cœurs, il a l'évangélisation comme objectif premier, et, par conséquent, sa vocation missionnaire in partibus infidelium s'est affirmée de bonne heure. Les traces de cette formation sont nettement visibles dans la Chronique de Fray JUAN BAUTISTA qui, dans une optique morale et non proprement religieuse, fait un usage fréquent des leçons ou des exemples de l'Evangile. Pour juger de l'art de la Chronique, il faut se rappeler que la prédication est alors le média numéro un, notamment pour les masses illettrées. Le grand prédicateur possédait une voix puissante, était formé à l'art de la mise en scène et devait avoir un solide tempérament. On comprend ainsi que la Chronique de Fray JUAN BAUTISTA apparaisse si aisément comme un spectacle.

(10) C'est cette considération qui peut expliquer l'absence d'une licence inquisitoriale au début de la « Chrónica », de même que le fait que cette licence, présente de façon systématique sur les ouvrages espagnols du XVIIe siècle, est bien loin de figurer sur tous livres au temps de Fray JUAN BAUTISTA. Philippe BERGER a bien voulu m'apporter les précisions que voici : « En ce qui concerne l'absence de licence inquisitoriale, elle me semble tout à fait logique. En effet l'Inquisition n'avait pas, en théorie, le droit de délivrer de licence ; son rôle étant de pourchasser l'hérésie, elle exerçait son contrôle sur ce qui était publié, c'est à dire, en fait, à posteriori. De plus, le cas du royaume de Valence est assez confus ; l'arsenal juridique à l'époque des Habsbourgs est muet à propos des autorisations d'imprimer à solliciter aussi bien auprès des autorités civiles que religieuses. Mais à côté du droit il y a les faits et il est exact que l'Inquisition de Valence chercha à exercer une censure préabale ; elle obtint l'autorisation de le faire pour les ouvrages religieux seulement, et je doute fort qu'elle ait usé systématiquement de ce droit ; en tous cas la mention de cette censure ne me semble pas très courante dans les ouvrages valenciens de l'époque. Toutefois il me semble tout à fait logique que Fray JUAN BAUTISTA ait souhaité cette licence ; j'imagine que sa qualité de captif en territoire infidèle le rendait, bien malgré lui, suspect et qu'il tenait beaucoup à ce que son orthodoxie soit dûment attestée ; mais comme son livre n'est pas à proprement parler religieux, l'Inquisition n'avait théoriquement pas à se prononcer avant l'impression ».

Fray Juan Bautista est-il Italien ? On ne peut s'empêcher de se poser cette question à laquelle M. García-Arenal a déjà consacré une note. C'est un fait assez remarquable que l'ouvrage s'achève sur un sonnet en langue italienne au bas duquel on lit trois lettres majuscules : « G. D. V. ». Comme je l'expose plus longuement ci-après (Fol. 44 v°, Note 9), ces initiales autorisent au moins trois hypothèses : elles renvoient à l'auteur et on lit G(iambattista). D(?). V(?). ; elles signent une pièce liminaire écrite par un admirateur d'^{c}Abd al-Malik, qui serait un Italien et peut-être un ami de l'auteur de la Chronique ; elles ont ou non un rapport avec Fray Juan Bautista, et proposent un message à décrypter... Assez curieusement, car – sauf erreur – l'exemplaire conservé à Londres au British Museum différerait en cela de l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale de Paris sur lequel se fonde le présent travail, M. García-Arenal précise que le sonnet qui clôt l'ouvrage est signé « G. B. (Giovanni Baptista) ». En attendant une édition critique du texte londonien qui seul dira si « G. B. » est le résultat d'un tirage distinct, d'une correction faite à la main ou d'un désir pris pour une réalité, le mystère des trois initiales « G. D. V. » me paraît rester entier. Comme autres preuves possibles de l'italianité de l'auteur, M. García-Arenal ajoute « algunos detalles »/ quelques détails qui, de fait, consistent en une donnée très singulière : Fray Juan Bautista appelle ^{c}Abd al-Malik Abdelmelech et non « Maluco » qui n'est qu'une variante des innombrables formes de ce type que l'historiographie occidentale a consacré. La valeur de cet argument ne me semble pas être décisive, car, ainsi que j'en développe l'idée ci-après (Fol. 3 r°, Note 1), c'est la logique du texte qui impose cette transcription plus respectueuse de l'étymologie qu'est Abdelmelech, cause et conséquence d'une méditation sur les signes annonciateurs de la royauté d'^{c}Abd al-Malik. Certes, on remarque que ce dossier rassemble quatre hommes qui, à des titres divers, sont proches de l'Italie : ^{c}Abd al-Malik parle et écrit l'italien ; Andrea Gasparo Corso est Corse ; Guillaume Bérard, né à Nice, est un sujet du duc de Savoie et n'obtient ses lettres de naturalité française que le 22 mai 1577, donc après sa mission à Valence ; Fray Juan Bautista écrit un livre dont le sonnet final et « G. D. V. » semblent se présenter comme un émouvant témoignage de fidélité à une langue et à une identité d'origine. Mais on ne peut conclure pour autant qu'une preuve irréfutable ait été fournie du bien-fondé de l'hypothèse italienne. Quant à la langue du Frère Prêcheur, il faut avouer qu'elle ne contient aucun italianisme qui eût permis de trancher dans cette affaire. Le castillan de Fray Juan Bautista a la saveur de son siècle et présente d'assez nombreuses formes populaires que la pression savante du cul-

tisme éliminera bientôt, mais il n'est en rien influencé par un usage antérieur ou parallèle de l'italien ([11]). Si l'auteur goûte la comparaison ou affectionne l'ellipse et le raccourci, il fait preuve de volonté de style, non de maladresse due à une maîtrise déficiente de l'espagnol. Paradoxalement, il ressortirait de l'observation linguistique que le sonnet italien étudié ci-après (Fol. 44 v°, Notes l-9) a autant de chances d'être l'œuvre d'un Espagnol, que la Chronique en a d'être écrite par un Italien. De telles considérations, du reste, n'empêcheraient nullement que Juan Bautista soit un Italien comme tant d'autres qui se sont établis ou sont nés en Espagne, ou comme un Italien étranger à la Péninsule ibérique et capable de s'exprimer en castillan à une époque où cette langue connaît un très grand prestige.

L'observation linguistique conduisant à un bilan assez mince, on pourrait toutefois faire l'hypothèse que Fray Juan Bautista parlait l'espagnol avec un accent andalou. On sait que c'est à son époque que le castillan finit de simplifier un système phonologique caractérisé par l'existence d'une paire d'affriquées (ç transcrit la sourde, et z la sonore) et d'une paire de fricatives (ss transcrit la sourde, et s la sonore). La Chronique, qui maintient l'ensemble de ces graphies, le fait avec assez de bavures pour montrer qu'elles sont dépourvues des valeurs phonétiques qui étaient les leurs traditionnellement, et quelques confusions méritent examen. Celles-ci, en effet, sont opérées souvent au profit des affriquées restées telles au plan graphique, mais en général muées sans doute déjà en un son proche de l'interdentale, et on trouve fréquemment des formes fautives comme puzo, cieruos, guzano, Ceçaron, enuez conçientas, pour «puso», «siervos», «gusano», «Cesaron», «envés», «consientas»... Ceci n'est pas dû forcément à un laxisme graphique dont quelques bonnes preuves ne manquent pas et remontent soit à l'auteur soit à l'imprimeur, puisque trois rimes au moins montrent que Fray Juan Bautista confond s et z : enuez-Fes aux vers 197/200 ; compas-paz aux vers 492/493 ; Mequines-es aux vers 1222/1225. Cette confusion est à la base du « seseo » et du « ceceo », formes du zézaiement propre aux dialectes andalous qui prononcent uniquement un s ou un z. S'il

(11) Maxime CHEVALIER attire obligeamment mon attention sur le fait qu'il n'est pas invraisemblable qu'un Espagnol du XVI[e] siècle ait la coquetterie d'écrire un sonnet en italien. Il a mémoire d'un sonnet liminaire à la Deuxième Partie de « Guzmán de Alfarache » et d'un sonnet de Quevedo, « Poesía », Planeta, n° 227, de tels exemples concernant davantage le XVII[e] siècle ; mais il n'a pas souvenir d'un Italien venant collaborer au succès d'une publication espagnole. Ces remarques de l'auteur de « L'Arioste et l'Espagne » me paraisent donner une preuve supplémentaire de la singularité de la « Chrónica », publication marocaine d'expression espagnole, qui a comme on verra beaucoup d'autres façons d'être originale.

s'agissait de faire un portrait-robot du Frère Prêcheur, et non sans risques sur un terrain aussi mouvant (Fes et Mequinés sont des mots d'origine étrangère, donc de moindre fiabilité), c'est sur la base étroite de ces rimes et en prenant acte de la fréquence des graphies ç et z où un s est attendu, qu'on devrait pouvoir dire que la prononciation de Fray Juan Bautista se caractérise par le « seseo » ou le « ceceo », et peut-être le « ceceo » de préférence au « seseo ». Un tel défaut affecte, comme on sait, plusieurs zones andalouses, notamment la partie orientale et la plus proche du Maroc avec la région de Malaga ([12]).

A défaut de toute l'information qu'on souhaiterait avoir sur le chroniqueur, il reste la Chrónica dont on appréciera ci-après le contenu. Pour ma part, plutôt que de chercher à structurer et à organiser de façon systématique les jugements qu'elle m'inspire, je préfère alléger ici sa présentation en renvoyant le lecteur aux remarques faites dans les Notes qui complètent l'édition du texte et sa traduction. Cependant, comme ces observations portent sur des points particuliers, il est utile dès à présent que, de façon générale, quelques grands axes de ma lecture soient précisés, et qu'une approche plus littéraire qu'historienne au sens classique du terme soit légitimée. Mon propos sera d'attirer l'attention sur des aspects qui mettent en évidence la singularité de la Chronique double, et de faire goûter l'originalité d'une production capable de décevoir son lecteur naturel, l'historien qui souvent ne valorise l'avoir d'un document, sa donnée chiffrée ou non, qu'au préjudice de son être.

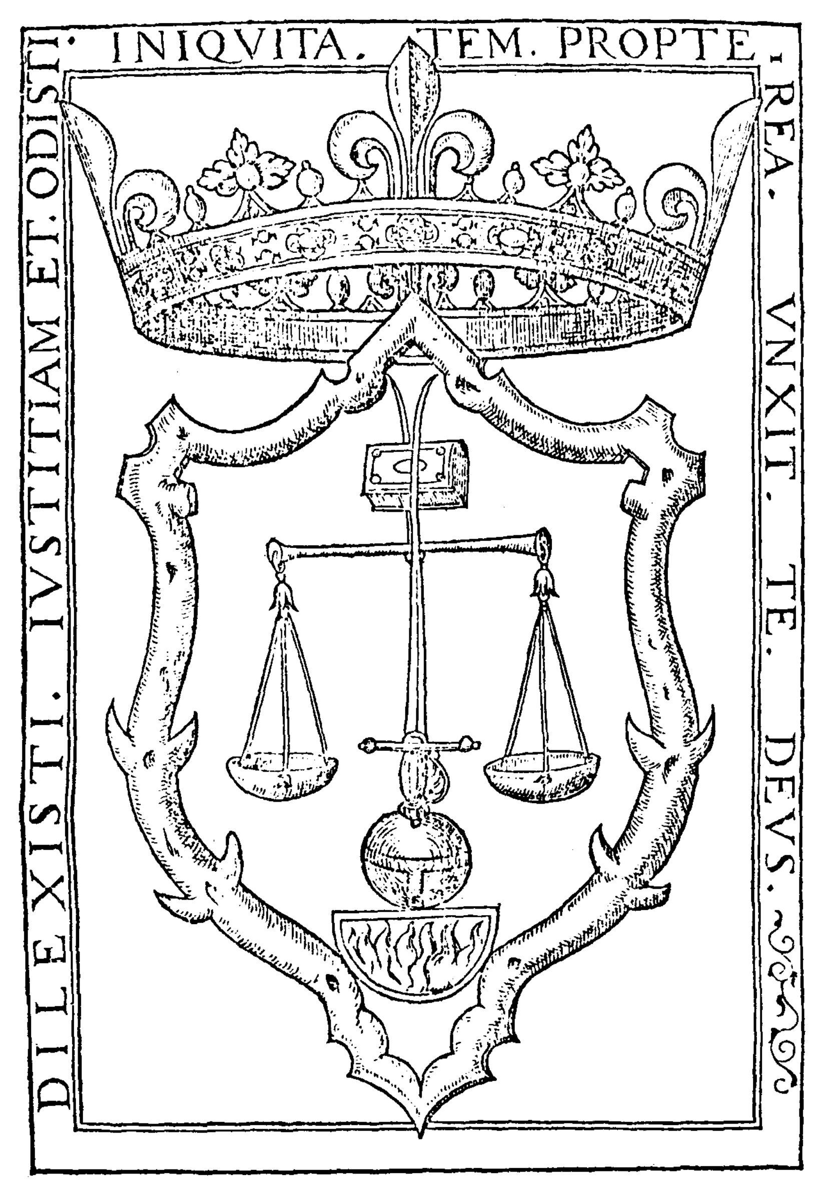
(12) Toutes mes recherches pour retrouver Fray JUAN BAUTISTA dans des textes espagnols étant demeurées vaines, je dois à ces considérations linguistiques l'illusion momentanée de l'avoir découvert vers 1609 et à Malaga dans la peau d'un singulier personnage lié à l'histoire du Maroc et si haut en couleurs que le rappel de sa fiche d'identité ne me paraît pas ici dénué d'intérêt. Luis de ROJAS, « Relaciones de algunos svcesos prostreros de Berbería, salida de los Moriscos de España y entrega de Alarache », Lisboa, 1613, fol. 34 v° et fol. 35 r°, consacre quelques lignes à Juan Bautista Reales, clerc, prêtre, propriétaire de navire, prétendu maître absolu des biens et des âmes des gens des Percheles (quartier de marins et de pêcheurs célèbre pour être un haut lieu de la picaresque et des gueux de la Péninsule), accusé pour affaires louches et trafics illicites avec les Maures, arrêté, conduit à Madrid, puis libéré et devenu ensuite espion au Maroc dans l'affaire de la conquête de Larache : « Hauiendo prendido en Malaga con mas estampido que si fuera el Conde de Bura a Iuan Baptista reales, Clerigo Presbitero, vezino de Malaga, y puesto nel Alcasaba de aquella ciudad cõ muchas goardas culpandole de cosas graues de tratos, y mercancias con los moros, y verdaderamente el es tan querido en aquella parte de Malaga que sin duda esta por ganar que llaman Percheles, que es su dueño ausoluto/de las haziendas, y de las personas lleuaronle a la Corte donde dio buena cuenta de si, y salio libre de todo valiose del fauor que tuuo mucho, hauiendo acabado su negocio el Condestable de Castilla por orden del estado le mando, pues era tan platico, y tenia nauio particular que viniesse à Larache en habito de mercader Franses, y reconociese a Larache bien, y cargado de algunas mercadurias a proposito entro en la barra, y cõ nõbre del patrõ Nicola estuuo algunos dias, y se informo a su satisfacion mandose le que diesse cuẽta al Marques de san German, vino y diosela... ». T. GARCIA FIGUERAS..., « Larache... », Madrid, CSIC, 1973, p. 74, fait savoir que Juan Bautista Reales avait un assistant français qui fut chargé d'une mission analogue : « un ayudante del propio Reales, el francés Durand Gazan ».

La Chrónica affiche dès l'ouverture les marques formelles du genre publicitaire. Comme celui-ci qui propose d'abord un message iconique, celle-là impose deux fois, anaphoriquement (Fol. 1 v°; Fol. 14 v°), le spectacle des armoiries superbes d'ᶜAbd al-Malik, stylisation très pure et exhaustive de ce que sont la trajectoire, le domaine et la philosophie politique bientôt narrés ([13]). Un message textuel jouxte cette donnée iconique, de sorte que la version duelle de la Chronique peut être conçue comme le volet différencié, mais non autonome, d'un discours totalisant. Le récit déroule le sens d'une imagerie qui s'articule en trois temps : celui des signes non linguistiques dont l'assemblage renforce les valeurs symboliques (l'objet qu'est la balance renvoie à un programme de justice, etc.) ; celui du slogan qu'est la devise latine DILEXISTI IVSTITIAM... et qui relève du linguistique et du non linguistique, car, comme un cadre se solidarise d'un tableau, la phrase latine et majuscule arc-boute le monument de l'écu ;celui des pièces liminaires qui, enchâssant le texte, lui appartiennent moins qu'elles ne servent d'ornement, poétique et plus nettement linguistique, à l'image d'ᶜAbd al-Malik diffusée par les armoiries. Ceci qui est particulièrement vrai s'agissant de la strophe, décima ou dizain, sous-jacente à l'icône, l'est pour le premier sonnet de l'ouverture EN DECLARACION DE LAS ARMAS/ EN GUISE D'EXPLICATION DES ARMES..., comme il le sera pour l'avant-dernier du final EN DECLARACION DE ESTE NOMBRE/ EN GUISE D'EXPLICATION DE CE NOM... La réversibilité des éléments du message publicitaire est donc vérifiée par l'œuvre de Fray Juan Bautista, qui inscrit la propagande dans sa forme avant que de l'illustrer par son fond. A cet égard, l'hyperbole est constante, qui donne à voir les qualités morales, intellectuelles, politiques et humaines d'un héros exceptionnel... Mais ce qui distingue la Chrónica en lui donnant une marque propre et en la rendant in-comparable à d'autres publications du temps relatives au Maroc, c'est d'être en soi le vecteur d'un projet politique, non de communiquer plus ou moins d'information. Ceci certes, ne peut pas aller sans accompagner cela, et l'idée qu'une politique peut tirer profit de l'information habite le discours africaniste au XVIᵉ siècle, mais il est clair que l'optique de l'ouvrage savant – celui d'un Luis del Mármol Carvajal... – ou celle du rapport amélioré en un recueil de souvenirs – celui d'un Diego de

(13) Pour un commentaire relatif à ces armoiries, cf. infra, fol. 1 v°, notes 1-4.

Torres... – diffèrent radicalement de celle d'un chantre passionné, quoique sur commande, qui comme Fray Juan Bautista propose un héros musulman et contemporain à l'admiration immédiate et prioritaire du lecteur hispanique.

Le second facteur d'une différence provient du fait qu'il est plus exact de dire que le Frère Prêcheur n'est pas l'auteur de la Chrónica, mais le co-auteur. ᶜAbd al-Malik a voulu expressément que ce texte voie le jour, et rien ne prouve qu'il n'a pas fourni au Dominicain plus que l'idée de départ. Du reste, on imagine mal que le panégyriste n'ait pas fait l'impossible pour que l'image qu'il donne de l'Empereur-Roi colle à l'image que celui-ci se faisait de lui-même. Mármol fut captif au Maroc, mais n'écrivit point durant sa captivité ; Torres y fut témoin privilégié, mais ne témoigna qu'après son retour en Espagne : extérieurs au Maroc du point de vue du temps de l'écriture, ils produisent un discours abondant et de qualité, mais hispanocentrique de par la seule situation des auteurs. Qualitativement distinct est le discours de Fray Juan Bautista qui, de l'intérieur du Maroc et solidaire de force, s'il ne l'était de gré, d'un regard marocain, est parole de soi et porte-parole de l'autre, c'est à dire d'ᶜAbd al-Malik. Si, comme l'observe M. García-Arenal, les récits de Mármol et de Torres s'achèvent sur la mort de Mawlây ᶜAbd Allâh, et l'hécatombe de Wâdî l-Makhâzin est nécessaire pour que les presses gémissent en Europe à cause du Maroc, de sorte que la Chrónica a le grand mérite de combler une « laguna »/ lacune en s'inscrivant dans un créneau chronologique vide, il ne me semble pas pertinent de dire qu'il s'agit d'une « laguna en la historiografía española »/ lacune dans l'historiographie espagnole. Le livre de Fray Juan Bautista n'est pas un chaînon heureusement retrouvé qui rétablit le continu d'une d'une chaîne africaniste, mais une réalité singulière dont le métal est tout autre. D'expression espagnole – sauf en un sonnet, encore que ce sonnet soit final et qu'un sonnet soit beaucoup –, c'est bien de l'historiographie marocaine qu'il relève, l'auteur n'étant auteur que comme il est père, nourrissier, de l'enfant qu'ᶜAbd al-Malik a engendré par son désir, le faisant modeler à l'image du personnage qu'il était et voulait être aux yeux de l'opinion. Partiellement et dans une mesure à préciser, certes, mais aussi forcément, la Chrónica exprime un point de vue marococentrique, et ce à la différence des monuments d'une certaine « historiografía », quel que soit au demeurant leur degré de saisie du Maroc et de compréhension d'une altérité. Circonstance aggravante pour une dissemblance fondamentale est le fait que l'écrivain écrivant se trouve en situation de captivité. Des questions se font alors plus insistantes,



El escudo de justicia
En su braço se establesse
Y pezar à la malicia
Con el pezo la injusticia
Iusgando à quien lo mereçe

Iusgara bien à su grey
Pasçiendo tan bien à nos
Conforme mànda la ley
Y por esso à Sido Rey
Por mano del alto Dios.

[Armoiries d'ᶜAbd al-Malik
suivies d'une décima
explicative :
Cf. infra, Fol. 1 v°, Notes 1-4]

notamment celles relatives à la sincérité, qui compliquent l'évaluation d'un témoignage historique et rendent proprement impertinentes les comparaisons, hors celles qui prendraient en considération des écrits pensés et produits au Maroc par des étrangers que l'autorité marocaine a investis d'une mission. Il suffirait en somme que la captivité soit envisagée, moins sous la forme de l'esclavage chargé des noires couleurs que l'on sait, que sous les espèces d'une coopération technique adaptée aux conditions particulières du XVIe siècle, pour que la Chrónica soit lue avec des yeux quasiment neufs et susceptibles de reconnaître sinon sa vérité, une part de la vérité. Ayant beaucoup à avoir avec l'Espagne, même s'il fallait un jour dire que son auteur est un Italien..., elle révèlerait les traits d'une singulière bâtardise, mais aurait place entière dans le cadre de l'historiographie marocaine.

S'il faut regretter que la lettre de Fray Juan Bautista ne précise pas les motivations et les objectifs de qui lui commanda la Chronique, on ne peut qu'être frappé par l'illustration que celle-ci donne de la coïncidence des intérêts d'cAbd al-Malik et de Philippe II. Imprimée en Espagne « Avec Privilège du Roi », elle ne pouvait rien contenir qui déplût au monarque espagnol. On sait celui-ci prudemment occupé à surveiller l'évolution de la situation au Maghreb, et à agir au besoin pour avoir dans sa main les cartes de l'avenir : à toutes fins utiles il avait déjà remis en liberté son prisonnier de Lépante, cAbd al-Malik, ayant ainsi des égards pour la famille régnante du Maroc, quoique dans la personne d'un de ses membres capable d'en affaiblir la puissance... Mieux, la publication de la Chrónica venait à point nommé pour, éventuellement, faire comprendre les raisons de sa politique attentiste et de non-intervention en Afrique du Nord. Celle-ci n'avait pas que des partisans : au sein de la famille royale, un Don Juan d'Autriche traîne bien des cœurs après lui en incarnant la ligne dure que souhaitent les faucons ; parmi le haut personnel militaire et politique, un Francisco de Aldana, qui est le premier à savoir que le jeune roi de Portugal va à l'échec au Maroc, n'est pas le dernier à désapprouver le choix que fit l'oncle d'abandonner, avec le neveu, une des prescriptions du testament d'Isabelle. Les Octavas al Rey Don Felipe (14) naîtront d'un ressentiment envers qui, lors de l'entrevue de Guadalupe, a décidé de ne pas donner sa chance de succès à la dernière croisade des Portugais, de

(14) Cf. Bernard LOUPIAS, « Le sens des Octavas al Rey Don Felipe de Francisco de Aldana, mort à Wâdî l-Makhâzin », Langues et Littératures , Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Rabat, 1981, volume I, p. 129-144.

rompre un vieux pacte de solidarité chrétienne et péninsulaire en un temps où ces Portugais, au demeurant nationalistes, voyaient aussi dans leur pays un morceau d'Hispania et s'avouaient « Espagnols ». Or Guadalupe renvoie à la fin de décembre 1576, quand Andrea Gasparo Corso vient de recevoir le pli de Maroc, et que la Chrónica va être publiée, qui prouve que Philippe peut ne pas avoir tort. En effet, pourquoi ne pas continuer d'attendre, face à ce pouvoir tout neuf qui vient de surgir au Maroc, qui ne donne aucune raison de se plaindre et plusieurs de se féliciter ? Le sort des captifs eût été dramatique si le méchant, Mawlây Muhammad, en avait fait une milice comme, aux abois, il le souhaitait ; mais le bon est arrivé, ᶜAbd-Malik, auquel au moins six-cents Chrétiens doivent là-bas de respirer. L'Eglise elle-même, à travers un Dominicain qui a du temps pour écrire et dit éloquemment qu'on peut être captif et content, semble cautionner la nouvelle puissance. Le fer doit-il être engagé contre qui se présente, très à l'occidentale, avec d'aussi belles armoiries, et se veut guidé par le respect de la Justice ? Cette valeur est universelle, capable de ne pas diviser ceux qui traditionnellement s'opposent parce qu'ils ne partagent pas la même foi. Les exploits du héros à La Goulette lui tressent une gloire qui a un sens au plan de la prouesse humaine ou militaire, mais qu'aucune idéologie de combat ne durcit ou noircit. Rien ne les situe par rapport à une lutte du siècle turco-espagnole ou à un affrontement islamo-chrétien qui, thématiquement, n'affleurent pas dans le texte. La Chrónica souligne que l'Empereur-Roi, jamais donné comme un vassal et a fortiori un valet des Turcs, emploie son génie et son armée au seul service de la paix intérieure de ses états ; elle garde pour la conclusion la nouvelle que des forteresses sont bâties « para emparo, protecçion y guarda »/ pour la défense, la protection et la garde de terres légitimement conquises et possédées. A l'extérieur, aucun ennemi n'est menacé ou désigné, de telle sorte que c'est l'image d'un ᶜAbd al-Malik puissant et pacifique qui se voit offerte en priorité aux lecteurs ibériques, susceptible de dissuader des candidats à la croisade puisque l'Empereur-Roi est fort, comme de persuader parmi eux les tièdes ou les raisonnables puisque tant de force ne cherche point la guerre. Le panégyrique apporte ainsi des motifs de se tranquilliser à une opinion qu'inquiète la perspective de l'unité musulmane sous la houlette du Grand Seigneur. Objectivement, il rend, sinon souhaitable, du moins acceptable ou tolérable le statu quo méditerranéen auquel vise alors la politique du roi dont la Chronique paraît avec le privilège.

Il sert aussi d'abord le jeu délicat que mène la diplomatie d'ᶜAbd al-Malik. Après juillet 1576 qui voit son entrée triomphale à Maroc, et la fin de décembre 1576 où à Guadalupe la divergence des vues portugaise et espagnole s'approfondit de façon irréversible et décisive pour l'avenir, l'Empereur-Roi a surtout besoin de deux choses qui sont complémentaires, voire consubstantielles : la paix au-dedans et la reconnaissance au-dehors. Mawlây Muḥammad qu'il n'a pas fini de vaincre et qui même se montre très offensif en octobre 1576 en assiégeant dans Taroudante le futur Ahmed al-Mansûr, reste le Xarife paré des vertus de la légitimité [15]. Or tout propos ou action de défense d'une légitimité offre la meilleure des couvertures à quiconque voudrait intervenir dans la guerre civile marocaine, quiconque étant d'abord les Portugais alarmés par l'imminence d'une rupture de l'équilibre dont vivent leurs multiples fronteiras, travaillés déjà en leur chef par une renaissance du vieux rêve de la conquête de Fès. De fait, c'est dès juillet 1576 que Dom Sebastião propose son aide [16] au Xarife qui refuse alors ce qu'il ira demander en vain à Philippe II en novembre 1577 au Peñon de Vélez, ce qu'il obtiendra ensuite si aisément du Portugais pour leur malheur tragiquement partagé. L'intervention armée que projette Dom Sebastião à la veille de Guadalupe, pouvait donc puiser dès le départ et bien avant l'appel formel que fera Mawlây Muhammad, une légitimité paradoxale dans l'illégitimité apparente d'ᶜAbd al-Malik. On comprend alors toutes les raisons pour lesquelles la Chronica fait de la Justice son thème majeur. Comme l'épée qui orne les armoiries de l'Empereur-Roi, cette thématique est à tranchant double : montrant la justice dont est capable le Prince et celle que tous, dont le captif, attendent de lui, Fray Juan Bautista souligne avec méthode et rigueur qu'Abd al-Malik est la grande victime de l'injustice de son frère et de son neveu qui ont bafoué les règles de la dévolution successorale à la mode du temps et du lieu. L'Empereur-Roi est ainsi implicitement d'autant plus en droit d'attendre la justice d'autrui, donc d'être reconnu, qu'il n'a souffert en une longue odyssée que pour que soit respecté le Droit, Mawlây Muḥammad étant deux fois coupable puisque ayant usurpé le trône de son

(15) J. OLIVER ASIN, o. c., p. 37, relate ces événements d'après la « Cronica de elrei d. Sebastião », cap. XXXI, et « S. I. H. M., Angleterre », I. ª, I. º, p. 183.

(16) Dans sa lettre du 23 juillet 1576 à Philippe II, Don Juan de SILVA qui est son ambassadeur à Lisbonne, parle d'un « offreçimiento de un gran golpe de gente »/, offre d'une grande quantité de gens de guerre. La proposition d'aide se situe donc avant la seconde défaite du Xarife à Khandaq al-Rîhân. Antérieurement, il y eut une offre semblable à la veille de sa première défaite à al-Rukn, s'il faut en croire Luis NIETO, « Relacion... », « S. I. H. M., France », 1ʳᵉ série, p. 453-454. L'attitude de Dom SEBASTIEN témoigne d'une remarquable continuité de vues, la défense d'une certaine légitimité lui donnant l'occasion d'agir au Maroc comme il le désirait depuis longtemps.

oncle après en avoir fait assassiner le frère. Comme la démarche du définitivement vaincu en novembre 1577 créditera d'abord l'Espagne d'un pouvoir d'arbitrage et surtout de décision, le plaidoyer qu'est la Chrónica voulue par le provisoirement vainqueur de juillet 1576, a pour destinataires anonymes mais prioritaires les Espagnols, secondairement les Portugais et les autres nations chrétiennes ou non. A tous égards, le temps de l'invention de la Chronique, de septembre à novembre 1576, est pour ᶜAbd al-Malik le temps du plus grand risque, auquel il est répondu par la plus grande audace : déployant les armes d'une diplomatie secrète qui ouvre la perspective d'un renversement des alliances, ce prince d'un âge où Machiavel vient d'écrire Le Prince dessine transidéologiquement un axe Sud-Nord tourné vers l'Est contre le Turc, ami de la veille ainsi que du jour même. Mais tenter de s'allier aux autres n'est pas plus s'allier que tenter de trahir les uns n'est trahir, la double manœuvre, que l'historien appréciera par ailleurs, ayant à mon sens pour seul résultat pratique de démobiliser des adversaires potentiels : elle étale assez la puissance du héros pour qu'il soit respecté, elle ne l'étale point trop pour qu'on songe à mener contre lui un combat préventif. S'il est bien clair que la Chronique ressort à la campagne de presse conduite chez l'ennemi/ami potentiel qu'est l'Espagnol au premier chef, et accessoirement le Portugais ou d'autres Chrétiens, il serait naïf de supposer qu'on ait imaginé qu'elle ne serait point connue des Turcs ([17]). A ceux-ci le battage fait autour d'ᶜAbd al-Malik en Espagne pouvait ne pas plaire nécessairement, mais il devait aussi les fixer dans un attentisme soupçonneux, l'essentiel politique étant pour l'Empereur-Roi non leur méfiance ou leur confiance, mais leur attente durant laquelle son pouvoir se consolidait. L'historien aura raison, qui voit dans la Chronique un moyen particulier et original de la grande audace d'ᶜAbd al-Malik, de son projet secret ou de sa feinte – le pacte anti-turc fut une proposition qui encouragea l'Espagne à ne pas intervenir–, mais il n'aura plus tout à fait raison s'il juge que l'œuvre de Fray Juan Bautista lui est réductible. A trop projeter dans la prose et dans les

(17) La « Chrónica » ne précise pas quel est son destinataire et on aurait le plus grand tort de penser qu'elle vise les seuls Espagnols et a fortori Philippe II, converti qui n'a pas besoin d'un prêche supplémentaire pour connaître la valeur de ᶜAbd al-Malik. Comme Philippe avait ses faucons à convaincre, Dom Sebastien avait des colombes capables de tirer de bons arguments de la « Chrónica » en faveur de la paix. De façon générale le livre s'adresse à l'opinion internationale, et, à mon sens, aux Turcs mis devant une réalité nouvelle : celle d'un Emperador/ Empereur de Maroc qui porte ce titre d'Emperador qu'a le seul Grand Seigneur (cf. fol. 6 v° ; fol. 7 r° ; fol. 23 r°, note 2).

vers de ce dernier ce que l'on croit être le contenu véritable d'une diplomatie secrète, on risque d'une part de solliciter le texte, et d'autre part de ne pas retrouver dans un récit historique et poétique l'entier d'un sens qui ne s'épuise pas dans une référence à une cause originelle.

La Chrónica a deux auteurs, le Frère Prêcheur étant l'auteur second et le metteur en texte. Forcé de ne rien dire qui irait contre le désir profond d'ᶜAbd al-Malik, responsable de la naissance du livre et son inspirateur à supposer encore que des agents de Philippe II n'aient point favorisé l'inspiration, Fray Juan Bautista n'a besoin ni de tout dire, ni de traduire le dessein secret du Prince au point que ce secret cesse d'être secret. Au demeurant, fallait-il qu'un captif fût mis dans le secret diplomatique ? C'est pourquoi j'ai tendance à juger réductrice et hasardeuse toute lecture opérée dans le souvenir contraignant du projet des alliances renversées, dont le très singulier Luis/Louis Cabreta/Cabrette fut en Espagne le porteur. L'option anti-turque n'est pas objectivisée dans le texte de la Chronique, et rien ne me semble prouver absolument que la subjectivité de Fray Juan Bautista ait été marquée par elle ([18]). Sur ces questions délicates mais fondamentales pour une bonne saisie de l'œuvre et, au-delà peut-être, des vues d'ᶜAbd al-Malik non consignées dans des documents qui, pour avoir été secrets, ne sont que signes à interpréter, et en tous cas de l'image qu'ᶜAbd al-Malik voulait qu'on eût de lui là où l'espagnol était lu, c'est à dire partout y compris en Turquie, l'historienne qu'est M. García-Arenal a formulé un jugement qu'il m'est difficile de partager, selon lequel il n'est fait état d'aucune action d'ᶜAbd al-Malik « que pudiera dañar su imagen ante el público español »/ qui pût porter tort à son image pour le public espagnol, étant entendu que de bons rapports avec les Turcs sont un facteur de

(18) Son désir d'une bonne entente maroco-espagnole, voire l'existence de cette dernière, semble bien être au moins implicite dans le second sonnet du livre, s'il appartient comme on peut supposer à Fray JUAN BAUTISTA, mais un non-désir de l'entente maroco-turque relève d'une vision qui n'est pas celle, partiellement marococentrique, qu'avait l'auteur soit personnellement, soit en tant qu'historien officieux, sinon officiel. Plaire assez au Nord sans déplaire à l'Est était un objectif national marocain délicat, mais la partie était jouable et fut jouée par ᶜAbd al-MALIK dont l'historien moderne exagère le machiavélisme dès qu'il donne de la résonance à un projet secret d'alliances renversées. En la matière, la voix de Fray JUAN BAUTISTA pouvait-elle porter plus loin que celle de son maître ? Ne doit-on pas se demander si on ne pouvait pas en 1576, parallèlement aux vœux tortueux d'une diplomatie secrète, vouloir être soi et chez soi, désirer être l'ami des Ibériques sans que des gages proposés n'engagent, et ne point devenir ipso facto, hors cas d'urgence et de nécessité, l'ennemi des Ottomans ?

dégradation de cette image (19). En effet, la Chronique veut bien impressionner les Espagnols, mais elle n'est sûrement pas habitée par la crainte que son héros aurait de leur jugement, ou la gêne qu'il ressentirait à avoir été et à être l'ami des Turcs. Des divers arguments avancés, on sait que le premier n'est pas recevable puisqu'il n'y a pas de censure relative à la prise de La Goulette (1574) qui venait d'affecter en profondeur la conscience hispanique. S'il y avait eu censure au niveau de la prose, art qu'on peut prétendre requérir plus d'objectivité, il n'y aurait pas censure dans le poème, où se libère plus aisément la subjectivité. C'est donc que ni Fray Juan Bautista, ni cAbd al-Malik n'avaient l'intention d'occulter le rôle éminent joué par un ami des Ottomans dans une affaire de fâcheuse mémoire pour l'Espagne. Le second argument, qui veut que ce soit « de pasada »/ en passant que l'auteur mentionne le séjour d'cAbd al-Malik à Constantinople, ne paraît pas plus convaincant, car on observe que le chapitre III de la Chronique fait la part assez large et plutôt belle aux événements capitaux qui ont eu pour cadre Constantinople. C'est là que se trouve cAbd al-Malik lors de l'assassinat de son frère à Tlemcen (Fol. 6 r°) ; c'est là qu'il s'adresse au Sultan Sélim en développant une argumentation subtile et juridiquement impeccable car le Sultan ne peut se désintéresser de la punition d'un crime commis sur une terre qui est sienne, et contre qui bénéficie de sa protection (Fol. 6 v°) ; c'est là qu'il est entendu et approuvé par le Sultan Mourad qui décide de fournir l'aide promise (Fol. 7 r°) ; c'est là qu'intervient le Cassis Sidi Hamet Ben Aly, et de là qu'ils partent pour Tripoly (Fol. 7 v°) ; c'est à Constantinople que renvoie le Chaouch et sa prestation, et de Constantinople que part l'ordre donné au Pacha d'Alger (Fol. 8 r°), lequel est aussitôt exécuté (Fol. 8 v°)... Six pages de prose au moins témoignent du rôle essentiel qu'a joué l'étape de Constantinople dans la trajectoire d'cAbd al-Malik. Quant au poème, s'il reprend l'essentiel du discours historique (20), il le fait aussi avec

(19) M. GARCIA-ARENAL, o. c., p. 173, illustre et fonde son interprétation sur ces quatre arguments : « Por ejemplo, no se menciona la participacion de cAbd al-Malik en la campaña de 1574, que recuperó para los musulmanes la Goleta y Tunez, campaña y participación, por otra parte, siempre resaltada por las fuentes árabes. Fr. Juan sólo menciona de pasada la estancia de cAbd al-Malik en Constantinopla y minimiza al extremo la ayuda turca recibida por éste, incluidos los contingentes que desde Argel partieron con el príncipe a tomar Fez. Se cuida de resaltar, sin embargo, que tales contingentes recibieron puntualmente la paga acordada y se volvieron a Argel inmediatamente después de la toma de la ciudad ».

(20) A savoir : démarche auprès de Sélim (fol. 20 r° et v° ; fol. 21 r°) ; obtention de l'aide de Mourad (fol. 23 r°) ; intervention du Cassis (fol. 24 r° et v° ; fol. 25 r° et v°), et du Chaouch (fol. 25 v°).

plus d'emphase, notamment pour mettre en valeur la prouesse de La Goulette (Fol. 23 r°), ou pour souligner la nature et la chaleur des amitiés ottomanes d'ᶜAbd al-Malik : anonymement tout le monde aimait celui-ci dans la « gran Turquía »/ grande Turquie, mais nommément « Alí Baxá »/ Aly Pacha, Général du Grand Seigneur, le chérissait (Fol. 23 v°, v. 401-410). Dans une optique strictement militaire, il ressort même pour tous, dont un Fray Bautista impressionné, qu'ᶜAbd al-Malik est pour ainsi dire plus turc que les Turcs :

« Con tal orden los traía,	Il les menait en un tel ordre
Que se quedan admirados,	Qu'ils en restent admiratifs,
Y todo el campo dezía	Et toute son armée disait
Que jamás en la Turquía	Qu'ils ne se virent en Turquie
Se vieron tan ordenados »/.	Jamais en si belle ordonnance.

(Fol. 39 r°, v. 1176-1180).

A croire donc que toute la troupe était turque, et ce bien après les remercîments faits au Pacha d'Alger. A juger donc qu'on ne cache rien du modèle turc pour satisfaire les Espagnols, et ce d'autant plus que cette éloquente quintilla n'est pas fille du hasard et de l'erreur, qu'il a bien été affirmé plus haut que la troupe est « mucha y estraña »/ nombreuse et étrangère (Fol. 37 v°, v. 1094). Aussi revient-il au troisième argument selon lequel l'auteur « minimiza al extremo »/ minimise à l'extrême l'aide turque reçue, de faire l'essentiel d'une preuve douteuse. Constatant les mêmes faits qui conduisent à un commentaire semblable (Fol. 8 v°, Note 1 ; Fol. 10 v°, Note 7), je dois observer l'ambiguïté de certains termes : maximaliser ou minimiser des données n'ont de sens absolu qu'une fois rétablie la vérité chiffrée qui sert de norme par rapport à laquelle un écart se définit. En l'occurence, le terrain est-il assez sûr qu'on ne puisse penser qu'un Haedo maximalise l'aide turque en exprimant la crainte du « péril turc », ce qui enlève du poids aux considérations minimalistes d'un Fray Juan Bautista ? Du reste, le fait turc est en soi moins voyant au terme de la victoire et vers octobre 1576 quand écrit le chroniqueur, à Maroc même peut-être qu'on sait avoir été peu encombrée de Turcs (21), qu'il ne l'est

(21) On apprend par l'Avis de Bérengon, (25 octobre 1576), S. I. H. M., Espagne, III, p. 259-261, que les 1 500 Turcs restés après la conquête de Fez ont été répartis dans le royaume : « los mil y quinientos Turcos que quedaron con Muley Meluc despues de vuelto el rrey de Argel, los ha repartido por todo el rreyno... »

ailleurs. Des nuances quantitatives, dont l'interprétation est malaisée, ne semblent pas devoir modifier les aspects qualitatifs d'une œuvre qui ne vise pas, au détriment de la vérité, à réduire la part revenant aux Turcs dans le retour d'ᶜAbd al-Malik. Ecrite à un moment où des propositions d'alliance transidéologique ont pour but de désamorcer une mobilisation des Ibériques, plus que d'entamer très sérieusement le capital de l'amitié acquise avec Constantinople (22), la Chrónica n'est pas en soi plus pro-hispanique qu'elle ne serait anti-turque. Simplement, c'est un livre d'affirmation marocaine, qu'on doit aussi à la réalisation technique d'un étranger convaincu que cette affirmation présente des avantages réels pour beaucoup de gens, dont lui-même. Tout s'y polarise autour de la personne impériale et royale restauratrice de toutes les valeurs – justice, force, paix... –, dont les mérites exceptionnels sont exposés et célébrés.

Mérite moral : la Justice qu'a chérie le Prince si l'on en croit la devise, consiste certes dans la récompense des bons et dans la punition des méchants ; mais c'est aussi la vertu par excellence du royaume (messianique) où se retrouve quelque chose de la sainteté de Dieu, ainsi qu'il sera précisé infra, Fol. 1 v°, Note 1, dans le commentaire relatif à la Balance qui figure au centre des armoiries. Seconds, mais insistants, les thèmes de la noblesse, du courage, de la générosité et de la grandeur s'articulent diversement selon les actions princières mises en prose et en vers. Orchestrés assez souvent dans l'hyperbole

(22) Il y a, si l'on peut dire, Turcs et Grand Turc : la méfiance à l'égard de ceux d'Alger n'exclut pas la confiance réelle ou de principe dans l'instance suprême de Constantinople. La logique paradoxale de l'amitié turque s'accommode de contradictions apparentes qui illustrent le jeu délicat que mène ᶜAbd al-Malik pour rester fidèle aux engagements pris envers Constantinople, et maître souverain de l'espace marocain. L'Avis de BERENGON (25 octobre 1576), « S. I. H. M. », Espagne, III, p. 259-261 montre que, si ᶜAbd al-MALIK n'est pas satisfait du comportement des Turcs qui agissent au Maroc, c'est aussi au Grand Turc qu'il songe à se plaindre : « Estos Turcos, en dandoles una mano, se toman quatro, porque viene el capitan a rromperme mis puertos, y queria escrivir al gran Turco para que lo castigasse ». Le même document précise qu'il a préparé pour le Grand Seigneur un cadeau de quinze mille ducats, mais refuse de l'expédier par les soins du capitan de Argel qui se propose à cet effet : « la Galeota que a de llebar el presente al Turco esta en Tituan, y este presente queria llebar el capitan de Argel, y el rrey Meluc no a querido ». Tout ceci tient de la précaution sage et élémentaire, comme de la plus haute politique : fidélité scrupuleuse à une alliance dont peut espérer encore un profit, affirmation d'une souveraineté qui, d'Emperador/ Empereur de Maroc à Emperador/ Empereur de Turquie et littéralement d'égal à égal, admet d'autant plus aisément par l'envoi du présent une vassalité de fait, qu'elle s'oppose, par le refus des mauvais et des bons offices algérois, à la reconnaissance d'une vassalité de droit. On pourrait d'ailleurs renverser la proposition et juger que la vassalité théorique par rapport à la lointaine Constantinople serait d'autant moins insupportable que la vassalité pratique par rapport à la proche Alger serait exclue, sans risquer de se trouver beaucoup plus loin de ce qui fut la vérité d'une situation historique. Les résultats étant les mêmes, la volonté d'imperio (cf. infra, fol. 23 r°, note 2) me paraît assez nette pour que la première interprétation soit jugée préférable.

et la redondance, ils donnent au héros un visage humain et sympathique. En effet, celui-ci a beaucoup souffert : menaces de mort, exil douloureux, deuil familial, espoirs nés, déçus et renés, maladie éprouvante, victoires acquises certes, mais peu faciles... De tant d'épreuves, le prestige d'un prince magnanime et même « ledo »/ joyeux ne sortira que grandi.

Mérite militaire : les thèmes de la capacité manœuvrière, du meneur d'hommes, de l'organisateur de la troupe en marche et combattante soulignent les traits d'un guerrier peu commun. Une image de puissance et de force tranquille se dégage d'un récit qui donne de la vie aux détails et à la circonstance.

Mérite religieux : le Prétendant sait se retenir de livrer la bataille un vendredi à Macarmeda, et montre qu'il est pieux en prenant grand soin de porter en terre tous ceux qui y sont morts (Fol. 10 v° ; Fol. 31 v° ; Fol. 34 r°).

Mérite intellectuel qu'on distingue mal du mérite politique, car la lucidité, la volonté, l'habileté se manifestent dans des situations multiples qui sont autant d'étapes pour le triomphe d'une politique. Celle-ci se fonde sur trois principes ou, plus exactement, trois idées-force qui vertèbrent l'exposé ou le raisonnement : la légitimité du Prétendant, la souveraineté du Roi et de l'Empereur, le pacifisme armé, mais ancien et sincère, du nouveau maître de Maroc.

Les informations les plus significatives de la Chronique, dont l'analyse n'est pas présentée ici de façon systématique, car incluse ci-après dans les Notes à l'édition critique et à la traduction, entretiennent un rapport étroit avec ces trois concepts. C'est ainsi, par exemple, que l'amour de la justice assumé dès le départ dans la devise latine implique la lutte contre un frère et surtout un neveu injustes, car non respectueux de la loi sucessorale... Ainsi le héros se veut-il ami de la paix en ne cherchant, par la proposition de partage et de compromis, à ne régner que sur le seul royaume de Fez... Artisan occasionnel de la paix lors du passage à Tripoly (Fol. 7 v° ; Fol. 24, r°), il se veut, après son triomphe, constructeur de la paix à l'intérieur et à l'extérieur... De la sorte, tout converge pour que les choses soient, autant que faire se peut, bien claires en matière de souveraineté. Après la conquête de Fez, le contrat avec les Turcs est rempli, tout le contrat mais rien que le contrat : le Pacha, alias Roi d'Alger, s'en retourne, et s'il reste des Turcs avec ᶜAbd al-Malik, ce sont des mercenaires qu'il paie de sa monnaie, non des gens qui demeurent sous l'autorité

d'un Turc pour le compte duquel ils se battraient. Après la conquête de Maroc, le nom d'Empire est restauré et nul n'est au dessus d'un « Emperador »/ Empereur, lequel est implicitement digne d'être reconnu par qui ne rechignerait point à le faire : Philippe II, certes et d'abord ;Dom Sébastien, pourquoi-pas ? Le Grand Seigneur, cela va sans dire ! Donc, l'univers.

Plaidoyer pour une reconnaissance internationale, instrument d'une volonté politique d'indépendance difficile à conduire entre les blocs, témoignage de l'engouement pour son maître d'un captif qui coopère et vit au sens premier une passion du Maroc, la Chronique est aussi une œuvre d'art. Celle-ci est modeste assurément, dont le créateur doit retenir d'autant plus l'attention qu'il est artiste amateur et de circonstance ; mais elle a les qualités de ces défauts, et mérite une approche littéraire qui, si elle ne se justifie pas absolument dans le cadre historien d'Hespéris-Tamuda, ne paraîtra cependant pas exempte de tout intérêt. Dominicain, le panégyriste est un sermonnaire, un professionnel de la parole qui doit convaincre ou persuader des ouailles. Son premier office n'est point d'être historien ou poète. Le lecteur d'aujourd'hui, même s'il doit en sourire, ne peut donc s'étonner de voir que tant de « vérités » puisées aux Evangiles soient mobilisées par lui au service insolite d'un Prince d'Islam. Au reste, pour Fray Juan Bautista toute rhétorique est bonne. Dans le texte en prose, on n'a aucune peine à retrouver des figures classiques : la métaphore (Fol. 3 r°...), l'hyperbole (Fol. 12 r°...), la litote (Fol. 8 v°) ou la comparaison (Fol. 12 v°...) émaillent un récit que caractérisent l'enchaînement de longues périodes, et maintes ruptures – entorses à la concordance, ellipses... – qui produisent des raccourcis heureux et significatifs [23]. L'ellipse sans doute est aimée de l'historien qui avait trop de choses à dire, ou qui, du moins, avait à les dire trop vite. La précipitation, qui a présidé comme on sait à l'ouvrage, laisse sa marque dans la prose qui, paradoxalement, pourrait avoir des dettes envers elle : les actions s'y succèdent à un rythme rapide, les portraits sont très sobres et aucune digression ne vient retarder le cours logique des événements qui se produisent de façon accélérée. Grâce à ce tempo particulier et à un vocabulaire emprunté souvent aux registres de la morale ou de la philosophie, le récit atteint dans ses limites une sorte de perfection classique. Il est bien trop bref pour que la Chronique fasse songer au genre majeur dont relèvent la tranche d'histoire ou la fresque historique ; mais il reste assez long pour qu'on songe à

(23) Comme on constatera ci-après, les Notes à l'édition-traduction ont souvent ces raccourcis pour origine

le rattacher à un genre mineur : celui des vies exemplaires où les héros selon l'histoire deviennent des modèles selon la morale. Il ne resterait qu'un pas à franchir pour qu'on soit en présence d'un sermon, et le poème aura sans doute sur ce plan des audaces dont la prose s'est gardée. Le goût de l'ellipse n'en est que plus compréhensible : les jeux du ton et du geste devaient compenser largement les manques à dire de la parole. La Chronique en vers, plus ramassée que la précédente pour raison de mode et de catégorie esthétiques, plus pressée aussi pour le simple motif circonstantiel de l'urgence de la publication, ouvre un champ très et trop vaste à l'ellipse qui marquait déjà dans la prose le style de Fray Juan Bautista. Son discours est comme pensé pour être dit plutôt que pour être lu. Qui veut, au delà de la matière, apprécier la manière, doit réciter le texte qui montre alors que le drame l'habite naturellement. Et ce d'autant plus que le récit met au grand jour ses arêtes épiques, qui prouvent le bon fontionnement des règles relatives aux catégories actantielles définies par A.J. Greimas et sa Sémantique Structurale : Sujet/Objet : ᶜAbd al-Malik/l'héritage des trônes marocains ; Destinateur/Destinataire : la Justice et Dieu – texte en prose – et Dieu et la Justice – texte en vers –/le grand peuple des sujets marocains, la gent menue mais si importante des captifs-résidents, et en puissance les nations du dehors ; Adjuvant/Opposant : Turcs d'Alger et de Constantinople, Cassis, Chaouch, Marabouts, populations des campagnes et des villes marocaines, le Caïd andalou et, du début à la fin, les frères amis/Mawlây ᶜAbd Allah et surtout le Méchant et le Mal incarnés en Mawlây Muhammad, responsable d'une longue et dure traversée du désert et de la mer... Le plus innocent des détails s'organise en fonction du schéma actantiel où la structure triomphe : qu'est la mort de Sélim, par exemple, sinon le délai que s'accorde l'Histoire, le suspense qu'elle s'offre et dont elle gratifie en faisant que l'Adjuvant se mue soudain en Opposant ? Certes, des données utiles à l'historien sont proposées ([24]), mais, les informations se nuançant ici de

(24) Les plus utiles sont celles qu'on ne trouve point ailleurs. M. GARCIA-ARENAL, o.c., p. 174, souligne l'intérêt des descriptions des deux grandes batailles : « En particular, describe minuciosamente la batalle de al-Rukn en marzo de 1576, la subsiguiente entrada en Fez, y la batalla de Jandaq al-Rayhân que abrio el camino de Marrâkus, et observe au passage, o.c., p. 180, que la conquête temporaire de Figuig pourrait n'être connue que grâce à la « Chrónica ». Pour ma part, je suis enclin à penser de même, mais à observer de façon générale que les apports les plus originaux se trouvent dans la première partie de la Chronique, quand ᶜAbd al-MALIK opère sa traversée du désert et que son chroniqueur a devant lui tout le temps du récit. Celui-ci est soumis, on le sait, à une accélération dont des raisons pratiques renvoient au temps limité de la composition, et des raisons théoriques renvoient à une essence du récit. Le triomphe, comme le happy end des films bien menés, rend inutiles les détails et les digressions ; il mérite pourtant une belle séquence, et Fray JUAN BAUTISTA le dramatise, ne serait-ce que par les précisions qui accompagnent la prise de Marrakech, notamment celles relatives aux sort des Chrétiens, qui paraissent de nature à faire penser que l'auteur se trouvait dans ou très près de cette capitale.

considérations morales (Fol. 3 v°: la méchanceté est dans la nature des hommes), là d'aperçus philosophiques (Fol. 4 r° : la Fortune n'a pas eu la main tendre) ou là-bas de clichés esthétiques (Fol. 12 v° : les herbes se changeaient en soldats), c'est surtout un scénario qui est déroulé. Qui voudrait un jour réaliser le grand film à faire sur ᶜAbd al-Malik, trouvera toutes prêtes dans la Chrónica les séquences nécessaires et suffisantes – protagonistes, actions, gestes et sentiments – pour « Le Retour du Proscrit », première partie qui ouvre la voie à une deuxième plus grandiose où le héros meurt en s'éternisant dans la victoire : « Wâdî l-Makhâzin ». Mais, les potentialités artistiques du récit en tant que tel étant à ce point sensibles, il est inutile de songer d'abord au septième art pour en concevoir ou souhaiter une réalisation : le poème de la Chronique en vers est là, qui a déjà transfiguré l'objet.

La version lyrique illustre la sublimation de l'histoire en épopée, assume l'ultime conséquence du procès qui dégageait en prose le sens épique d'une histoire contemporaine. Elle parfait l'anaphore qu'est le diptyque de Fray Juan Bautista, et en coule l'euphorie dans le moule de l'octosyllabe hispanique, mètre traditionnel et familier de l'épopée. Les meilleurs de ses passages sont ceux qui rappellent la façon et le ton du Romancero. C'est à celui-ci et à son modèle agissant qu'il faut attribuer le mélange des temps verbaux qui surprend le lecteur francophone contemporain, mais impose bientôt une vision nouvelle, riche et nuancée des faits narrés et chantés. Jonglant avec les temps au mépris de la logique superficielle de la concordance, le narrateur actualise les événements qu'il sent comme fondamentaux, et avec une économie extrême de moyens obtient les effets de savantes analepses et prolepses. L'alternance temporelle donne une autre sensation de la durée, accélère des procès, dilate la profondeur des espaces sémantiques. Elle existait déjà dans les Cantares, Chansons de Geste médiévales, mais c'est le Romancero qui, plus tard, exploite toutes ses extraordinaires possibilités. La Chrónica se situe donc dans la lignée d'un genre et d'une forme qu'il faut rattacher en priorité à la littérature orale, celle des romances. Pour autant, elle ne se distribue pas selon leurs règles et leurs vers assonancés de deux en deux, mais opte pour une présentation dont l'esthétique est sans doute plus exigeante : ce sont 141 strophes qui se succèdent, dont chacune a vocation à porter une unité de sens dans le dizain qu'elle constitue et qui s'appelle en castillan copla real. Dans cette strophe de dix vers, les cinq premiers forment un groupe cohérent, une première quintilla,



CHRONICA DE LA VIDA Y ADMIRABLES HECHOS DEL MVY alto y muy poderoſo Señor muley Abdelmelech Emperador de Marruecos y Rey de los reynos de Fées, Mequines y ſus y del victorioſiſſimo ſucceſſo en la reſtauracion de ſu imperio y tierras.

CAP. I.

LVEGO *que en la verberia*
Vuo aquel notable trueq
Que en el reyno ſuccedia
Vn hijo mayorque auia.
De muley mahamet jeque
Eſte quando en el eſtado
Se vio metidas las manos
Hallo ſe tan encumbrado
Que tuuo por excuſado
Hazer bien a ſus hermanos.

Es coſtumbre del altiuo
Quando algun bien ſe le ofreſce
Penſar que el ſolo es el viuo
Y moſtrar ſe luego eſquiuo
Creyendo que lo mereſce

[Première page de la Chrónica en vers]

suivi des cinq derniers qui se regroupent de façon semblable dans une seconde quintilla. La copla real justifie donc son nom plus récent de « falsa décima »/ faux dizain, puisqu'elle résulte de l'accolement de deux strophes de base de cinq vers chacune, les quintillas, qui matérialisent leur identité par des rimes propres : abaad pour la première quintilla, cdccd pour la seconde (25). Toujours ou presque, l'autonomie de chacune est vérifiée, de telle sorte que la phrase, qui a la même dimension dans toutes les strophes constituantes que sont les quintillas, est relativement très courte et confère au rythme une très grande agilité. Hors le cas où les quintillas exposent des faits qui se succèdent selon un ordre chronologique, ces éléments de base entretiennent des rapports très particuliers : la seconde quintilla répète le motif de la première, l'enrichit en le nuançant ou crée une sorte d'amplification sonore dans laquelle le lecteur contemporain doit se garder de voir une lourde redite et la preuve d'un manque d'inspiration de l'auteur ; elle peut aussi bien illustrer par l'exemple concret la vérité d'ordre général exposée par la première quintilla, que présenter la théorie qui se dégage, ou la morale qui s'ensuit, des faits narrés dans cette même première quintilla. Répétition n'implique donc point maladresse, la forme choisie par le Frère Prêcheur ayant des vertus que ne goûtera le lecteur d'aujourd'hui – dont j'imagine peut-être à tort la réticence – que si elle est acceptée et comprise : la copla real est « copla »/ couplet de par son aptitude à être chantée, elle est « real »/ royale par sa duplication structurelle et les possibilités esthétiques accrues qui en découlent. Venant des « Cancioneros »/ Chansonniers du XVe siècle, elle prolonge et conserve dans ce milieu de XVIe siècle largement conquis par les modèles italiens, quelque chose de plus authentiquement national, l'âme d'un art populaire fondé sur l'oralité. On le sait, l'« octava real »/ octave royale, incontestablement plus large pour se prêter aux exigences de l'évocation et de la description épiques, fit remiser parmi les formes anciennes le couplet royal et ses quintillas brèves et un peu

(25) Exceptionnellement, on relève cddcd aux vers 26-30, 96-100 et 1166-1170. Cf. infra, fol. 29 v°, note 3. La versification est presque toujours correcte, et, lorsqu'elle ne l'est pas, l'édition de 1577 laisse trop à désirer pour qu'on ne songe pas à attribuer d'abord à l'imprimeur les irrégularités.

sèches, mais nerveuses et si rapides (26). Trop inégaux, car écrits dans la précipitation, parfois médiocres, les vers de la Chrónica devraient avoir pour les amateurs les charmes peu dicibles du rétro. En tous cas, articulées savamment en phrases faciles à mémoriser, chaque quintilla ayant de surcroît presque toujours un rythme interne très marqué (2/1/2), la copla real et la Chronique qu'elle véhicule appellent pour les valoriser un jongleur tout imaginaire, acquis à des idéaux de la Renaissance, mais encore plein de médiévale tradition.

Sur le fond, la Chronique intensifie les qualités d'ᶜAbd al-Malik : précédemment noble, courageux, généreux, juste, brillant capitaine et pacifique, le héros se retrouve plus noble, plus courageux, plus généreux, plus juste, plus brillant capitaine et plus pacifique. Pour conjurer les effets négatifs de l'inflation répétitive, la foule des synonymes est mise à contribution, qui, par exemple, transforment le courage en valeur, vaillance, bravoure, cœur, etc. Jointe à l'analyse des champs sémantiques, celle des fréquences demeure donc possible, qui quantifierait tous les aspects de l'image d'ᶜAbd al-Malik. On en fera grâce au lecteur d'Hespéris-Tamuda, mais on s'attachera à observer des traits singuliers et différentiateurs. La stylisation a pour résultat paradoxal d'apporter quelques compléments d'information : ici, l'amitié d'Aly Pacha ou l'affaire de La Goulette, là le rôle du Prince à Tripoly – cf. Fol. 24 r°, Note 3 – ou son ultime tentative en faveur d'un réglement négocié – cf. Fol. 41 r°, Note 3– ; mais elle génère aussi pour l'image des nuances significatives. C'est ainsi que l'usage d'adjectifs caractérisateurs nouveaux (Este príncipe jucundo/ Ce Prince agréable et tranquille – Fol. 22 r°, v. 323 – ; Aqueste príncipe ledo/ Ce Prince-ci qui est joyeux – Fol. 39• r°, v. 1162) surprennent et renvoient, sinon à un réel, à quelque univers littéraire à préciser. Cela prouve, si nécessaire, que la Chrónica appelle un jugement d'ensemble qui prenne en considération non seulement l'existence des traités ou mémoires classiques du type de ceux de Mármol ou de Torres, mais aussi celle d'une littérature plus franchement littéraire et porteuse des thèmes islamiques andalou-grenadin ou turco-barbaresque. De façon générale, ayant déjà soutenu que la prose de Fray Juan Bautista n'est pas

(26) C'est par réaction passagère contre le triomphe des mètres italiens, notamment l'endécasyllabe et la somptueuse octava real qui l'accompagne, de même que par nostalgie d'une esthétique plus traditionnellement nationale et plus populaire, qu'à la fin du siècle et en 1597 un Lope de Vega, par exemple, ayant un sûr instinct du peuple, retrouve dans « El Isidro », récit épico-hagiographique consacré au saint paysan et patron de Madrid, à défaut de la copla real, son modeste et preste élément de base : la quintilla.

réductible, j'ai le sentiment que sa poésie est singulière et que, malgré l'image valorisante qu'elle donne d'un Prince et d'un Maure, elle n'est pas de l'eau qu'on trouve si abondamment dans l'océan méditerranéen de la littérature mauresque. A cet égard, M. García-Arenal rappelle opportunément qu'à la fin du XVIe siècle les traités scientifiques orientés vers le Maghreb cèdent la place à une littérature d'imagination qui fait du Maure un noble et beau personnage promis à un grand destin littéraire (27), et que des figures musulmanes très belles, notamment chez Torres, témoignent d'un goût littéraire pour la thématique que la maurophilie fait triompher, de telle sorte que Fray Juan Bautista se range dans un courant annonciateur de sensibilité nouvelle, et que son œuvre se définit comme un exemple très caractéristique de cette transition ou de ce recouvrement et enchevauchure des genres littéraires, qui reflète un changement d'attitudes politique et mentale hispaniques face à l'Islam (28). Pour ma part, admettant non sans de grandes réserves s'agissant du Maroc (29), que les idées de transitions génériques et de mutation mentale ne sont pas exemptes de quelque pertinence si l'on considère la longue durée des XVIe et XVIIe siècles, je distingue assez mal comment la Chrónica de 1577, différente à sa naissance et – on l'a vu – dans son essence, singulière dans sa forme comme – on le verra – dans son fond, serait le reflet d'une évolution ou d'un revirement espagnols ; mais j'aperçois très bien les situations marocaines qu'elle étale au grand jour et qui l'ont engendrée dans l'ombre : les changements politiques ou idéologiques sont ceux opérés ou désirés par ᶜAbd al-Malik, les transitions artistiques sont celles qu'un faiseur de sermons très catholiques doit inventer à la hâte pour écrire sur commande un récit historique à partir de données,

(27) La bibliographie est abondante en la matière, et les ouvrages fondamentaux demeurent ceux de S. CARRASCO URGOITI, « El Moro de Granada en la literatura », Madrid, 1956 ; A. MAS, « Les Turcs dans la littérature espagnole du Siècle d'Or », Paris, 1967 ; G. TURBET-DELOF, « L'Afrique barbaresque dans la littérature française », Genève, 1973.

(28) La conclusion de M. GARCIA-ARENAL, o.c., p. 175-176, est la suivante : « Un ejemplo muy característico de esta transición, o solapamiento, de géneros literarios, que refleja el cambio de la política española concerniente al Norte de Africa y también la actitud de la sociedad española en general respecto al Islam, es, en mi opinión, este panegírico hecho por un fraile cristiano de un príncipe musulmán... »

(29) Le XVIIe siècle connaît une sorte de reprise de l'engagement espagnol en Afrique du Nord, mais au Maroc seulement, où il se concrétise par l'occupation de Larache dès 1610, année de l'expulsion des Morisques souvent présentée trop abusivement comme le début d'un désengagement par rapport à l'Islam.

éventuellement en arabe, dont on ne sait rien à ce jour, puis une sorte d'épopée lyrique à partir de ce récit qu'il vit intimément. Que la Chronique ait pu contribuer à donner de l'Islam une image positive, cela va de soi, et ce dossier des influences (30) est d'autant mieux ouvert que le texte de Fray Juan Bautista cesse d'être peu accessible ; mais il est moins acceptable que cette même Chronique soit saisie d'après des conséquences à déterminer, plus que d'après des causes déterminantes. Or, si un air de Romancero flotte en elle, rien sur le plan de la langue ne paraît rappeler avec précision les romances dits « de la frontière » qui idéalisent le Maure grenadin, et c'est une entreprise sans avenir que de vouloir détecter dans sa prose ou dans ses vers un cousinage secret d'ᶜAbd al-Malik avec l'Abencerraje amoureux connu dès 1565 des lecteurs de la Diana de Montemayor, ou avec tant d'autres Maures loyaux et tendres d'un théâtre qui en 1577 est encore à naître. Le goût littéraire dont témoigne la Chrónica n'est ni mauresque, ni proto-mauresque, ni sans doute pré-mauresque, même si la critique littéraire à venir apporte la preuve de services rendus à la cause du genre.

Si les qualificatifs de jucundo/ agréable et tranquille, ou de ledo/ joyeux rendent un son distinct qui n'évoque rien de mauresque, mais bien plutôt le souvenir vague de traits liés à des Empereurs d'Occident à la barbe ou sans la barbe fleurie, ce n'est peut-être pas pur hasard, car la Chrónica louant un Empereur de Maroc naît dans un contexte où on vénère encore un Empereur des Romains : Charles Quint. Dans la lettre qu'il adresse le 3 mai 1576 à Philippe II, Vespasiano Gonzaga Colonna révèle que Andrea Gasparo Corso lui a dit que ᶜAbd al-Malik est un fidèle admirateur de la geste caroline, qu'il en célèbre sans cesse le héros et qu'il a demandé au marchand, son agent, de lui expédier dos o tres libros/ deux ou trois livres parmi ceux qui traitent de sa

(30) Pourquoi CERVANTES dont « Los Baños de Argel » sont postérieurs d'au moins une dizaine d'années à la « Chrónica » n'aurait-il pas été encouragé par elle à donner le portrait que l'on sait d'ᶜAbd al-Malik ? Porté à en douter méthodologiquement dans la mesure où ce prince selon Fray JUAN BAUTISTA n'est ni spécialement polyglotte, ni amateur de tables à l'européenne, je ne saurais l'exclure pour autant. Pour une chronologie cervantine et des remarques ayant trait à ᶜAbd al-MALIK, cf. Jean CANAVAGGIO, « Cervantès dramaturge », Paris, 1977. De façon générale, l'impact de la « Chrónica » est aujourd'hui à mesurer.

vie [31]. Les raisons d'une fascination et d'un choix de lectures sont imaginables: deux destins viennent à peine de se croiser à La Goulette où ᶜAbd al-Malik reconquiert en 1574 ce que Charles a conquis en 1535 ; deux vies vont se rejoindre sous peu dans le partage de la même peu commune dignité, car ᶜAbd al-Malik sera, comme Charles, un Emperador ; pour un Prince musulman capable au temps de la Renaissance de dépasser ses limites ou contraintes socio-culturelles en s'ouvrant sur l'Occident, Charles a les vertus d'un modèle prestigieux. Si François Iᵉʳ et d'autres ont rêvé à leur façon d'être Charles Quint, pourquoi-pas à sa manière un ᶜAbd al-Malik flatté, par une publication « étrangère », d'offrir aux étrangers, mais aussi aux Marocains (cf. infra, Fol. 2 v°, Note 1), le spectacle de sa majesté ? Il serait bien mesquin de penser que le Saadien ne s'est intéressé à César que pour, habile courtisan, faire un jour savoir au fils de César, Philippe II dont on attend beaucoup, que la mémoire de son père jouit auprès de lui de grande estime. C'est presque trop humainement qu'un désir de lire de soi dans une Chronique qui sera celle de Fray Juan Bautista, a prolongé le désir de lire de l'autre dans « deux ou trois livres » qui ont pour sujet la grandeur. De là à considérer la Chrónica comme un paradoxal avatar de l'épopée multiforme que suscitèrent les faits et gestes de Charles Quint, il n'y a qu'un pas à franchir avec une hardiesse qu'autorise le texte. En effet, ni César dans le second sonnet liminaire (Fol. 2 v°) n'est un terme innocent et purement dénotatif, ni el canto De aqueste Emperador/ le chant de cet Empereur dans l'avant-dernier sonnet liminaire (Fol. 44 r°) n'est exempt de connotations. Le panégyrique de Charles Quint est précisément dans les années qui précèdent 1576 un genre qui fait recette : le romance aux mille vers d'Africa paraît en 1566, la Carolea de Jerónimo Sempere en 1560, le Carlo famoso de Luis Zapata en 1566, le Carlos victorioso de Jerónimo de Urrea demeurant manuscrit en 1569... Des dizaines de milliers de vers sont ainsi composés en l'honneur du César incomparable qui incarna pour la dernière fois en Occident l'aspiration à l'unité catholique et à la monarchie uni-

(31) « S. I. H. M., », « Espagne », III, p. 234 : « También me dyze que es hombre... tan devoto de los hechos del Emperador nuestro señor, de gloriosa memoria, que nunca acaba de loalle, y al sobredicho Corso ha mandado le embie dos o tres libros de los que trattan de su bida... » Serait-ce à l'un de ces livres qu'est due la ressemblance observable entre la forme de l'écu des armoiries d'ᶜAbd al-MALIK, et celle de l'écu des armes de Charles QUINT, telles qu'on les voit à Grenade, par exemple, à l'Alhambra ? Pour l'analyse iconique des armoiries d'ᶜAbd al-MALIK, cf. infra, fol. 1 v°, note 1.

verselle. Sur la forme, ils attestent la vigueur d'une mode qui fait puiser dans les chroniques historiques la matière d'une poésie à vocation d'épopée. Le goût pour le récit en vers est alors même tel que bien des œuvres, notamment celle consacrées aux conquêtes en Amérique, sont des chroniques rimées... La dualité de la Chrónica de Fray Juan Bautista ne saurait donc surprendre pour peu que l'on considère un certain environnement littéraire et la filière caroline. Pour autant, sa singularité n'est pas épuisée car, d'une part et à la différence du Frère Prêcheur, des poètes en liberté n'ont pas eu, du moins à ma connaissance, à consigner en prose les faits qu'ils allaient célébrer en vers, et, d'autre part, Fray Juan Bautista n'a adopté ni le romance à la castillane, ni l'octava real à la toscane nationalisée espagnole, formes canoniques pour la geste de Charles Quint.

L'ailleurs d'où vient le poème est révélé par la strophe qui le rythme, cette copla qui conserve en une Renaissance déjà mûre l'octosyllabe et les accents d'une lyrique populaire. Le mètre national s'y combine, non de façon à produire le récit pur et épique que le romance prend en charge, mais le couple des quintillas agiles qui, bisémique ou/et monosémique, fait naître à chaque fois et en souplesse une brève chanson nouvelle. Epique parce que ᶜAbd al-Malik est sujet après avoir été auteur, le poème est lyrique parce que Fray Juan Bautista travaille, en bon poète et par la médiation du langage, à une réconciliation de l'homme et de l'univers. L'Odyssée et l'Iliade du Saadien prennent alors des airs singuliers de satire et le contour d'un très curieux sermon : sur le canevas musulman des misères et des gloires d'ᶜAbd al-Malik, une tapisserie morale et chrétienne est brodée, qui en la diversité de ses tons donne à goûter de façon aujourd'hui savoureuse les traits de culture et de mentalité d'un homme de Dieu et de son siècle - le XVIᵉ –, à l'aise au Palais comme dans la chaumière, aussi apte au prêche dans l'oratoire Renaissance que dans la chapelle ancienne suant un salpêtre médiéval. Dieu, dont le rôle était relativement discret dans la prose, devient omniprésent dans le poème : s'Il concède à l'homme de très grands dons, c'est pour le soumettre à des épreuves, celles d'ᶜAbd al-Malik ayant une valeur exemplaire (Fol. 16 rº) ; abaissant les superbes, Il élève les humbles (Fol. 19 rº) ; Sa Justice est invoquée par le héros musulman (Fol. 20 vº) qui a l'espérance rivée au cœur et accepte tous les décrets de la divine Volonté (Fol. 21 rº), ᶜAbd al-Malik ayant pleinement confiance dans la Faveur de ce Dieu qu'il prend volontiers à témoin de ses intentions politiques (Fol. 27 rº et vº). Dans une pareille cosmovision, la Fortune païenne est réduite à la

fonction congrue d'un cliché qui orne le drame : elle souffle dans les voiles des frères fugitifs (Fol. 15 v°), aime leur réserver le pire (Fol. 16 v°), voit sa roue symbolique arrêtée (Fol. 15 v°) ou lamentablement tordue (Fol. 33 v°)... A Mawlây Muḥammad est dévolu le rôle du méchant marqué par le premier des péchés capitaux qui fut celui du diable : l'orgueil. Le pouvoir monte à la tête de cet altivo, ce superbe qui oublie ses devoirs (Fol. 15 v°), persévère dans l'erreur (Fol. 38 v°) et se montre incapable de comprendre qu'il n'est qu'un hombre humano, homme à l'humble et périssable chair d'homme (Fol. 42 r°). Pour accabler ce monstre d'arrogance, Fray Juan Bautista trouve cent façons, usant du ton grave qui convient aux « vérités » de la sagesse chrétienne, comme de l'humour ou du sarcasme qui empruntent pour se réaliser les voies populaires de la sentence et du proverbe. Son acharnement à humilier le vaincu va au delà de ce que serait le revers d'une médaille dont l'avers est l'éloge d'ᶜAbd al-Malik, et traduit la passion et la raison d'un sermonnaire heureux de trouver contre le vice la preuve vivante et royale qu'il ne paie pas. La rhétorique et ses fleurs ont mission de soutenir l'édifice du sermon, la poésie du Frère Prêcheur devant apparaître comme quelque peu médiocre si l'on ne tient compte que de plusieurs enjolivements au demeurant classiques : le cliché sur la Parque (Fol. 42 r°) à rapprocher de ceux déjà vus sur la Fortune, les comparaisons relatives au caïd qui s'enfuit comme l'oiseau (Fol. 17 r°), aux armées respectives des cerfs et des lions (Fol. 27' r°) et aux données multiples qui véhiculent l'hyperbole. Ainsi l'armée nombreuse est un ciel plein d'étoiles (Fol. 29 r°) ou une originale verbena/ fête durant laquelle la terre et le sable se changent moins originalement en soldats (Fol. 32 v°) ; on veut se battre à un contre dix mille (Fol. 32 v°) ; les balles sont des comètes (Fol. 33 r°) et la terre se colore du sang des morts (Fol. 41 v°)... Mais la poésie de Fray Juan Bautista échappe au médiocre pour qui apprécie, d'autant plus qu'elle est liée à des contenus islamiques, la saveur biblique et surtout évangélique de maints passages : victime des siens comme le sera un jour ᶜAbd al-Malik, Joseph parvient à être roi (Fol. 18 v°) ; il en a coûté à Mawlây ᶜAbd Allâh de mordre dans des raisins verts (Fol. 19 r°) ; pour ses brebis, l'oncle est le bon pasteur (Fol. 32 v°) que le neveu n'est point pour les siennes (Fol. 34 r°) ; c'est au fruit qu'on connaît l'arbre (Fol. 23 v°)... Les frontières entre l'exemple issu des Ecritures et la leçon morale tirée de la fable et des âges demeurent parfois bien indécises, une pensée s'exprimant, qui puise la force de sa démonstration dans la sagesse anonyme et séculaire des sentences, apophtegmes et proverbes.

Plusieurs vérités sont toujours bonnes à rappeler : un mal non incurable peut avec le temps être guéri (Fol. 15 v°, v. 38-40) ; les dettes seront acquittées si les débiteurs ne meurent (Fol. 18 v°, v. 167-170) ; l'homme loyal ne vit qu'autant que le veut le traître (Fol. 19 r°, v. 208-210) ; le châtiment est le commencement de la sagesse (Fol. 25, v. 504-505) ; on ne chante la victoire qu'après l'avoir gagnée (Fol. 28 v°, v. 666-667) ; il y a loin du dire au faire (Fol. 30 v°, v. 759-760) ; qui trop embrasse mal étreint (Fol. 42 r°, v. 1329-1330) ; le fil qui est trop tordu finit par se casser (Fol. 31 r°, v. 779-780)... Il arrive que dictons ou proverbes soient moins explicites ou moins aisément repérables, mais dans de nombreuses images et comparaisons on retrouve l'énergie didactique et morale qui leur assure une prodigieuse longévité. Ainsi est-ce le cas quand Dieu s'assure sur l'avenir en gageant ses réaux comme un bon gestionnaire (Fol. 15 v°, v. 19-20), ou choisit de ressembler à l'orfèvre qui met l'or au feu pour l'éprouver (Fol. 16 r°, v. 41-50) ; quand le navire a raison d'affronter la haute mer plutôt que se perdre dans des détours (Fol. 15 v°, v. 26-30) ; lorsque ᶜAbd al-Malik propose à son neveu de partager les poires du compromis en cessant de jouer aux ciseaux qui sans arrêt ferraillent (Fol. 25 r°, v. 471-475), ou qu'une troupe sans courage est pire qu'un corps sans vie (Fol. 38 v°, v. 1146-1155)... Plein d'imagination, le bon Frère fait preuve de beaucoup d'humour : les comparés demeurant l'oncle et le neveu, ces Grands qui font l'Histoire, il se plaît à emprunter ses comparants à l'humble réalité du quotidien, à l'univers pratique où règnent souverainement l'artisan – les ciseaux – et le paysan – les poires. C'est ainsi que l'orgueilleux Mawlây Muḥammad « monte sur ses grands socques » (Fol. 25 v°, v. 501), songe à rapporter de la laine et s'en revient tondu (Fol. 31 r°, v. 774-775), compte avoir un manteau et se retrouve nu (Fol. 40 r°, v. 1219-1220). Perdant à la guerre comme au jeu de cartes, il est repic après avoir été fait pic (Fol. 40 v°, v. 1253-1255), si bien qu'on peut entendre de bien des façons, plaisantes ou grossières, comment ᶜAbd al-Malik lui a donné la mesure de son soulier (Fol. 40 v°, v. 1249-1250). Donnant toujours dans le rustique, Fray Juan Bautista voit dans le vaincu qui est coupable, un ver à soie pendu à son propre fil, et qui tombe dans le trou qu'il a creusé (Fol. 42 v°, v. 1331-1340). La campagne inspire les visions les plus originales : attaquant le camp de l'adversaire, ᶜAbd al-Malik est tel le feu qui s'allume dans un grand champ de blé (Fol. 33 r°, v. 876-880) ; les armées impressionnantes de Mawlây Muḥammad sont des tonnerres non suivis de la pluie qu'ils annoncent, un bruit qui retentit mais ne fait point tomber les noix

(Fol. 40 v°, v. 1243-1245)... S'il est ainsi vérifié que seul le ridicule tue définitivement, c'est aussi qu'il s'est mis au service de la cause du juste, lequel puise sa force dans la confiance en Dieu pour redresser le tort et châtier le superbe.

Moral autant qu'épique, édifiant autant que politique, le poème est à l'image de ses destinataires et d'une société où la campagne habite encore la cité et l'esprit de ceux qui y vivent. Il ne pouvait déplaire a priori au public du XVIe siècle qu'on sait aussi friand de la grande Histoire que de l'historiette menue qui se dévide en anecdote pour se ramasser en proverbe, non plus sans doute qu'être désagréable à son lointain auteur, ᶜAbd al-Malik, qui aimait à dire « que le Prince doit imiter le bon jardinier, tirant profit de l'arbre qui donne de bons fruits, et coupant celui qui en donne de mauvais » (32). A travers la copie (33) versifiée de sa prose, Fray Juan Bautista précise l'image donnée de lui par cette dernière où il avait les coudées moins franches. L'historien révélait bien des qualités, celles qui dominaient étant celles d'un bon littérateur apte à sentir et à rendre la logique immanente de tout récit épique ; le poète révèle l'homme en profondeur, le sermonnaire qui de la matière marocaine a saisi la dimension universelle, l'humanité du héros musulman qui plaide pour le respect des valeurs éternelles. Sensible à une grande diversité d'idées, de modes et de courants, Fray Juan Bautista apparaît pleinement comme un homme de son temps, celui d'une Renaissance déjà mûre qui, Philippe II régnant, conserve des traditions d'écriture et sans doute d'ouverture

(32) Luis de OXEDA, « Relation de la bataille de El-Ksar El-Kebir », « S. I. H. M. », Série « France », I, p. 626, donne un portrait raisonné de ᶜAbd al-Malik et dit ceci : « Tuvo, a lo que d'el se dize, algunos dichos agudos, como fue deçir Que el Principe havia de imitar el buen hortelano, aprovechando siempre el arbol de buen fructo, y talando el que lo diese malo ». Comme par hasard, il est question du fruit et de l'arbre dans le poème (fol. 23 v°, v. 411-412), et on peut se demander si Fray Juan BAUTISTA ne rend pas à travers eux un discret hommage à son co-auteur et maître, ᶜAbd al-MALIK.

(33) La copie est souvent non conforme par ses ajouts et les nombreuses omissions auxquelles il est fait allusion (v. 681, 1171, etc.), preuves évidentes de la précipitation de l'auteur.

liées au temps de Charles Quint. Cet honnête sermonnaire que, par ailleurs, rien d'extraordinaire n'eût distingué, a été comme forcé par la circonstance marocaine à l'existence littéraire et à l'originalité (34).

Bernard LOUPIAS

Faculté des Lettres
et des Sciences Humaines
Rabat

(34) Manifestée par la création de la Chronique en prose qui est de circonstance, l'originalité réside surtout dans la juxtaposition faite de la Chronique en vers qui double la précédente, mais s'en distingue aussi ses accents moraux ou humoristiques. Fray JUAN BAUTISTA a intégré dans un ordre rigoureux ce que bien des écrivains offrent alors dans le désordre : avant lui, par exemple, un Pero MEXIA est chroniqueur officiel et auteur d'une « Historia del Emperador Carlos V », mais aussi de la « Silva de varia leccion », très amusante collection de faits et anecdotes ; après lui, Juan RUFO écrira un poème épique, « La Austriada », mais aussi « Los seiscientos apotegmas », œuvre consacrée à des sentences, proverbes et dictons...

B. L'ŒUVRE DANS SON CADRE HISTORIQUE

Abordant l'étude de ce texte original et en bien des points énigmatiques que nous révéle la lecture de la « Chronique de la vie et des faits admirables du très haut et très puissant Seigneur Mouley Abdelmelech », une date retient aussitôt l'attention. Cette date n'est autre que celle de l'année de parution de la chronique, rédigée en castillan, et que nous devons à la plume d'un frère prêcheur espagnol connu sous le nom de Fray Juan Bautista.

C'est à la demande du sultan Moulay Abdelmalek (1) que Fray Juan Bautista, qui à cette époque aurait été captif du Chérif saadien, ainsi qu'il en est fait mention dans la première page du texte imprimé (2), aurait composé cette chronique dont la rédaction fut achevée à la fin du mois de novembre 1576 et qui selon toute vraisemblance fut éditée à Valence dans les premiers mois de l'année 1577 (3).

Excepté la date de l'année d'impression (M.D.LXXVII) et la mention « avec privilège du roi », l'ouvrage qui vit ainsi le jour ne porte pas le moindre signe du nom de l'éditeur, ni du lieu d'impression, ni la moindre marque typographique. Cela semble un procédé pour le moins étrange en un siècle où les imprimeurs étaient généralement soucieux de faire connaître au public cultivé la qualité de leur production, tout en cautionnant par leur nom la moralité des écrits publiés sous leur responsabilité (4).

(1) « S. I. H. M. Espagne », t. III, doc. LXIII, p. 264-265 ; « Lettre de Fray Juan Bautista à Andrea Gasparo Corso ». Dans cette lettre, Fray Juan BAUTISTA écrit : « Por mandado del rrey mi senor, Muley Abd el Melech, compuse estos dias... »

(2) On peut lire en première page de la chronique que celle-ci fut : « Compuesta por Fray JUAN BAUTISTA, de la orden de los Predicadores su cantino ». Le mot de cantino doit être lu cautivo.

(3) « S. I. H. M. Espagne », t. III, doc. LXIII, p. 264-265. La lettre que Fray JUAN BAUTISTA adresse à Andrea Gasparo CORSO fut écrite de Marrakech et est datée du 24 novembre 1576, date à laquelle le frère prêcheur avait terminé la rédaction de sa chronique. Toujours sur ordre de Moulay ABDELMALEK, Fray JUAN BAUTISTA demande à Andrea Gasparo CORSO de tout entreprendre pour que ce texte puisse être imprimé à Valence.

(4) L. FEBVRE et H. J. MARTIN, « L'apparition du livre », coll. « l'évolution de l'humanité », Paris, 1958 ; p. 463-477.

Le choix de cette date est donc loin d'être fortuit et ne le cède en rien au hasard. Bien au contraire même ! Replacée dans le cadre précis de l'histoire de la dynastie et du Maroc saadiens, celle-ci prend tout son sens et éclaire d'une lumière nouvelle la portée et l'intérêt de la chronique de Fray Juan Bautista.

Les années 1576-1578 s'inscrivent dans l'histoire de la dynastie saadienne comme des années charnières. En effet ce n'est que dans la deuxième moitié de l'année 1576 que le prince Moulay Abdelmalek, fils de Mohammed ech-Cheikh (1544-1557), frère d'Abdallah el-Ghalib (1557-1574) et oncle de Mohammed el-Moutaouakkil (1574-1578), après bien des péripéties, arrive au pouvoir, devenant sultan du Maroc sous le nom d'Abou-Marouân Abdelmalek el-Moatassem Billah.

C'est un personnage aux dimensions nouvelles qui s'installe alors sur le trône du Maroc. Formé à l'école militaire ottomane, ayant sillonné en tous sens le monde méditerranéen, parlant et écrivant l'italien et l'espagnol, Moulay Abdelmalek est un homme ouvert sur l'extérieur qui comprend mieux que quiconque la nécessité d'imposer au lendemain de sa victoire sur Mohammed el-Moutaouakkil, auprès des Cours européennes et plus particulièrement auprès de Philippe II d'Espagne dont il attend les meilleurs dispositions à son encontre, une image valorisée de sa personne et plus apte à lui attirer les sympathies des Ibériques.

C'est probablement à partir de ce nouvel état d'esprit que fut commandée l'œuvre conçue par Fray Juan Bautista sous la forme d'un véritable panégyrique rappelant par certains aspects l'atmosphère des chansons de geste. Toutefois cette finalité de l'œuvre de Fray Juan Bautista apparaît comme trop limitative et mérite une analyse plus poussée. La rédaction en langue espagnole, l'impression et la diffusion de ce texte en terre chrétienne, ne visent-elles pas un objectif précis répondant à une nécessité politique imposée par les circonstances du moment ? Pour tenter d'apporter un début de réponse à cette énigme, on se doit de remonter quelque peu dans le temps et rappeler brièvement ce que furent pour l'histoire intérieure du royaume chérifien les années qui, à la suite de la mort du sultan Abdallah el-Ghalib, contribuèrent à définir l'environnement politico-moral dans lequel cette œuvre fut commandée et conçue.

Le 23 octobre 1557, le sultan Mohammed ech-Cheikh mourait, assassiné par un officier turc de sa garde (5). Son fils Abdallah el-Ghalib lui succéda logiquement dans le respect du droit successoral imposé par le fondateur de la dynastie (6). Or Abdallah el-Ghalib, dès son avènement, peu soucieux de perpétuer un tel mode de dévolution successorale, en vint à exercer des persécutions à l'encontre de ses frères. Ainsi pour conserver la vie sauve, les princes Abd-el-Moumen, Abdelmalek et Ahmed furent contraints à l'exil. C'est auprès des Turcs d'Alger que Moulay Abdelmalek et Aboul-Abbas-Ahmed trouvèrent refuge et protection (7). Durant ces longues années passées hors du pays natal et qui seront déterminantes dans la formation de la personnalité des jeunes princes, Moulay Abdelmalek n'aura de cessé de faire valoir auprès de ses protecteurs, et plus précisément après l'assassinat de son frère aîné Abd-el-Moumen (8), ses droits à la Couronne du Maroc.

En 1574, Abdallah el-Ghalib mourut, succombant à une crise d'asthme. Son fils Moulay Mohammed, héritier désigné du vivant de son père, montait sur le trône. Cette succession allait déboucher sur une très violente crise dynastique qui ne devait trouver sa conclusion grandiose et tragique qu'à la bataille de Wâdî l-Makhâzin le 4 août 1578. A l'annonce de la mort de son frère Abdallah el-Ghalib, Moulay Abdelmalek entreprit alors, par tous les moyens dont il pouvait user, de reconquérir le royaume de son père dont il s'était vu, à ses yeux, injustement écarté à la suite de l'avènement de son neveu Mohammed el-Moutaoukkil.

(5) La tête de Mohammed ech-Cheikh, après bien des péripéties, fut expédiée au sultan ottoman qui la fit suspendre comme un trophée à l'une des portes d'Istamboul. El-Oufrani rapporte qu'elle aurait été par la suite restituée à Moulay Abdelmalek après qu'il en eut fait la demande au Grand Seigneur.

(6) Les premiers Saadiens imposèrent que la Couronne devait revenir non à l'aîné des enfants du sultan règnant, mais au plus âgé des descendants mâles de la famille. C'est ainsi qu'à Abdallah el-Ghalib aurait normalement dû succéder non pas l'aîné de ses enfants qui était Moulay Mohammed el-Moutaoukkil, mais Moulay Abdelmalek son frère.

(7) P. BERTHIER, « La bataille de l'Oued el-Makhâzen, dite bataille des Trois Rois (4 Août 1578) », thèse dactylographiée, Aix en Provence, 1982, 2 t., p. 102-103.

(8) Fray JUAN BAUTISTA nous apprend, dans le chapitre III de sa chronique, la manière dont Abdelmoumen fut assassiné en pleine mosquée de Tlemcen au moment de la grande prière du Vendredi. L'auteur relate aussi que le sultan Abdallah el-Ghalib, à l'annonce de cette nouvelle, aurait fait mettre à mort le meurtrier de son frère et aurait désapprouvé son fils Moulay Mohammed d'avoir été l'instigateur de l'assassinat.

Il semblerait dans un premier temps, comme nous l'enseigne la chronique de Fray Juan Bautista, que des négociations aient été menées sous le couvert des Turcs pour tenter d'opérer un partage du pays entre les deux prétendants (9). Toute tentative de conciliation et d'arbitrage ayant échoué, c'est donc par les armes et avec le concours des Ottomans que Moulay Abdelmalek allait se lancer à la conquête du royaume saadien.

Les Turcs maîtres à cette date de l'ensemble du Maghreb à l'exception du Maroc, et toujours désireux de s'étendre vers l'Ouest, jugèrent de leur intérêt d'apporter leur appui à Moulay Abdelmalek, mais sous réserve de certaines conditions. Les Turcomans exigèrent d'Abdelmalek le paiement d'une indemnité d'un montant de 500 000 onces d'or qui leur fut par la suite intégralement acquittée (10). Moulay Abdelmalek semble aussi s'être engagé à conclure avec le sultan Mourad III une alliance offensive contre l'Espagne et à céder aux corsaires d'Alger le port de Larache comme base d'opérations pour leur course en Atlantique (11). Ces deux dernières clauses ne furent cependant pas respectées par Moulay Abdelmalek qui, une fois en possession du royaume, n'eut d'autre souci que de préserver sa complète indépendance menacée par les prétentions ottomanes en se rapprochant à nouveau de l'Espagne.

D'Alger, dans les premiers jours de janvier 1576, Moulay Abdelmalek se mit donc en route, accompagné de Ramdan Pacha, à la tête d'une armée forte d'environ 6 000 cavaliers et de 12 pièces d'artillerie de campagne (12). Il semble surtout qu'ayant fait son entrée en territoire marocain, des contingents du pays reconnaissant Moulay Abdelmalek pour naturel Seigneur, vinrent spontanèment rejoindre et grossir les rangs dè son armée. Les forces de Moulay Mohammed étaient bien plus considérables (13). Ce n'est que quand il eut

(9) Fray JUAN BAUTISTA, « Chrónica de la vida... », ch. III.

(10) El-OUFRANI, « Nozhet el Hâdi », trad. O. Houdas, p. 111, nous apprend que pour honorer cette dette, Moulay Abdelmalek une fois victorieux, contracta un emprunt auprès des notables de Fez.

(11) S. I. H. M. 1re série France, t. I, note 1, p. 512 et S. I. H. M. Espagne, t. III, Doc. L, p. 221-224.

(12) Les chriffres avancés par les divers chroniqueurs sont fort variables. Voir: P. BERTHIER, ouvrage cité, note 56, p. 86-87.

(13) Fray JUAN BAUTISTA, « Chrónica de la vida... », au ch. III, l'auteur relève une masse de « gens innombrables et 35 bombardes » chez Moulay Mohammed.

appris que son oncle avait quitté Tlemcen en direction de Fez, que Mohammed el-Moutaouakkil se décida à abandonner Marrakech pour se porter à sa rencontre.

Le premier affrontement entre les deux armées eut pour théâtre le territoire des Beni-Ouâretsîn, tribu nomade des environs de Fez, au lieu dit er-Roken, à la date probable de la mi-mars 1576 ([14]). L'engagement fut violent et longuement incertain. C'est la défection des troupes andalouses servant sous la bannière de Moulay Mohammed ([15]), au nombre de 1 800 hommes sous le commandement du caïd ed-Deghâli, qui fit pencher la victoire en faveur de Moulay Abdelmalek ([16]). Moulay Mohammed se voyant ainsi trahi et perdant confiance dans le sort des armes, n'eut d'autre réaction que la fuite. Il s'empressa de ramasser à la hâte ses biens les plus précieux et, escorté d'une maigre troupe de fidèles, il prit la direction de Marrakech laissant à son oncle la route de Fez ouverte.

Une fois maître de la cité d'Idriss, Moulay Abdelmalek, proclamé nouveau souverain, ne conservant parmi ses troupes qu'un nombre restreint de soldats turcs ([17]) ainsi que les Zouaoua ([18]), entreprit alors de se débarrasser de la présence trop encombrante des milices ottomanes en les dédommageant financièrement de leur aide et en les comblant de présents. Puis il réorganisa son armée à partir des contingents de Moulay Mohammed qui s'étaient ralliés à sa cause. Il y incorpora aussi les Andalous et leva même des recrues dans la ville de Fez.

(14) Le chroniqueur marocain Ed-Djennabi donne pour la bataille d'er-Roken la date de Moharrem 984 (avril 1576). Al-Oufrani, citant Ibn el-Qâdi, nous apprend que Moulay Abdelmalek fit son entrée dans Fez, dans les derniers jours de Dzoulhiddja 983 (fin mars 1576). voir aussi : « S. I. H. M. Espagne, t. III, note 2, p. 222-223.

(15) Les troupes ainsi nommées étaient formées des musulmans chassés d'Espagne et qui étaient venus s'établir au Maroc.

(16) L'auteur de « la chronique anonyme de la dynastie saadienne» (trad. E. FAGNAN, dans Extraits inédits relatifs au Maghreb, Alger, 1924), p. 397, avance une explication de la trahison des Andalous : Moulay Mohammed n'aurait pas tenu les promesses contractées à leur égard.

(17) Fray JUAN BAUTISTA, « Chrónica de la vida... », ch. III, nous enseigne que Moulay Abdelmalek ne conserva dans ses rangs que 700 Turcs.

(18) Les Zouaoua étaient à cette époque des tribus Kabyles, vassales du roi de Kouko. Elles fournissaient des mercenaires aux Turcs d'Alger qui les chargeaient de collecter l'impôt dans l'intérieur des terres. Le nom de Zouaoua s'applique en propre à des groupements de populations berbères habitant les massifs de la haute Kabylie. (Note 2, S. I. H. M. 1re série France, t. I, p. 452).

Mohammed el Moutaouakkil, après sa défaite, avait regagné Marrakech où il avait pu reconstituer ses forces dans le but de pouvoir à nouveau affronter son oncle. Le second et décisif engagement entre l'oncle et le neveu se déroula à mi-distance des villes de Marrakech et de Fez, au lieu-dit « Khandok er-rihân » (le fossé des myrthes), près de l'Oued Cherrat situé à une distance de 40 km au Sud de Rabat. La date de cette bataille peut se circonscire selon toute vraisemblance entre la fin du mois de juin et le début du mois de juillet 1576 ([19]). Le sort des armes une nouvelle fois pencha en faveur de Moulay Abdelmalek qui, en cet affrontement, sut faire montre de ses talents de chef de guerre, tant dans l'organisation et l'ordonnancement de ses troupes que durant le déroulement du combat. Moulay Mohammed défait chercha à nouveau son salut dans la fuite. Bien que talonné par des détachements d'Aboul-Abbas Ahmed, il parvint néanmoins à rejoindre Marrakech où, dans la plus grande hâte, il entassa et emporta ses ultimes trésors puis s'enfuit chercher momentanément refuge dans les monts de Deren ([20]).

Quelques jours plus tard, Moulay Abdelmalek pénétrait en vainqueur dans la capitale saadienne où il fut acclamé comme nouveau sultan du royaume ([21]). Parmi les premières mesures qu'il prit, figure le rétablissement en faveur de son frère Ahmed de l'ordre successoral prescrit par les fondateurs de la dynastie. Cependant Moulay Abdelmalek, nouvellement installé sur le trône, était loin d'avoir définitivement levé la lourde hypothèque que son neveu, réfugié dans l'Atlas auprès du marabout Abdallah Mohammed ben Ouissaden ([22]), faisait peser sur son nouveau pouvoir.

En effet, quoique dépossédé du royaume par ses oncles, Moulay Mohammed, refusant la défaite, entendait bien par tous les moyens possibles continuer la lutte. Mais traqué de toutes parts et constamment vaincu par les troupes de Moulay Ahmed, Moulay Mohammed préféra fuir l'insécurité des montagnes pour enfin se résoudre à prendre le chemin du Peñón de Vélez afin de demander aide et protection à Philippe II d'Espagne. Le chérif détrôné arriva le 21 novembre 1577 à la Kasbah de Tala-n-Badis, située sur l'Oued

(19) P. BERTHIER, ouvrage cité, note 64, p. 87-88.

(20) El. OUFRANI, « Nozhet el-Hâdi », p. 112.

(21) Al. KADIRI, « Nachr al-mathani », trad. GRAULE, « Archives Marocaines », vol. XXI, p. 378-379, nous apprend que Moulay Abdelmalek aurait fait son entrée à Marrakech le 16 juillet 1576.

(22) G. DRAGUE, « Esquisse d'histoire religieuse du Maroc », 1951, p. 65.

Badés à 14 km de la côte rifaine ([23]), accompagné de son fils Moulay ech-Cheikh, d'une troupe forte de 1 000 hommes tant à pied qu'à cheval, et de quelques caïds qui lui étaient demeurés fidèles ([24]), et demanda alors protection au gouverneur du Peñon Juan de Molina tout en sollicitant son concours auprès du roi d'Espagne. Dans un premier temps c'est donc Philippe II que Moulay Mohammed essaya de gagner à sa cause afin que celui-ci lui apportât son soutien dans l'espoir de reconquérir son trône.

Bien que brièvement retracés, ces événements permettent de mieux cerner le contexte politique et psychologique dans lequel la chronique de Fray Juan Bautista vit le jour. A la fin de 1576 et dans les premiers mois de 1577 tout pousse le sultan Abdelmalek à se rapprocher de l'Espagne. En premier lieu, la menace que Moulay Mohammed à la recherche de concours étrangers pour récupérer sa couronne fait peser sur la paix civile à l'intérieur du royaume marocain est bien réelle. En effet, alors que Moulay Mohammed était en lutte contre son oncle, le roi Dom Sébastien de Portugal avait transmis au chérif des propositions de secours que celui-ci avait rejetées avec dédain, arguant que sa religion ne lui permettait pas d'être aidé par les chrétiens ([25]) ! Le souverain portugais bien qu'irrité par la réponse de Moulay Mohammed, n'en avait pas moins continué, hanté par la réalisation de ses projets africains, d'offrir une nouvelle fois encore son appui au chérif détrôné qui, à cette seconde proposition, répondit tout aussi semblablement qu'à la première ([26]). Moulay Abdelmalek qui avait justement à craindre l'éventualité d'un appui concret de Dom Sébastien aux ambitions de son neveu, était désireux d'agir auprès de Philippe II afin que celui-ci amène le roi de Portugal à se désister de ses projets belliqueux.

(23) « S. I. H. M. Espagne », t. III, doc. LXXXII, p. 340-343, « Lettre de Juan de Molina » (gouverneur du Peñon de Vélez de la Gomera) à Philippe II ; et note 1, p. 341.

(24) « S. I. H. M. Espagne », t. III, note 3, p. 341.

(25) « S. I. H. M. Espagne », t. III, doc. LVI, p. 243-245, « Lettre de Juan de Silva à Philippe II », en date du 23 juillet 1576 ; et Fray Luis NIETO, « Relación de las guerras de Berbería », dans S. I. H. M. 1re série France, t. I, p. 453-454. Nous tenons comme certain, en raison de la lettre de J. de SILVA (ambassadeur de Philippe II auprès de Dom Sébastien) dont la valeur des informations est difficilement contestable, que la roi de Portugal offrit son aide à Moulay Mohammed avant que celui-ci ne l'eut requise.

(26) Fray Luis NIETO, ouvrage cité, p. 456. Plus après (p. 463-464) l'auteur rappelle cette double tentative. Voir aussi A. d'AUBIGNE, « Histoire universelle depuis l'an 1550 jusqu'à l'an 1601 », dans S. I. H. M. 1re série France, t. I, p. 635.

Mais plus graves encore pour le pays que les rebondissements toujours possibles de la lutte pour le pouvoir, sont les dangers qui semblent se dessiner du côté des Turcs. Le péril que constitue la volonté expansionniste des Ottomans en direction de l'Ouest, oblige Moulay Abdelmalek à rechercher une entente avec Philippe II qui, sur ce problème, partage les mêmes vives appréhensions ([27]). En ce sens d'ailleurs, Moulay Abdelmalek ne fait que reprendre à son compte la politique déjà mise en œuvre par Abdallah el-Ghalib, et seule capable dans l'immédiat d'assurer la permanence de l'indépendance marocaine et de faire barrage aux prétentions des Turcomans.

Démarche éminemment novatrice et d'une grande modernité que celle de Moulay Abdelmalek, d'avoir ainsi voulu, à la veille de jeter les bases d'un projet d'alliance défensive et offensive avec Philippe II d'Espagne contre le Turc ([28]), faire précéder les négociations par la parution de cette chronique, opération publicitaire qui peut être comprise comme le point de départ d'un mouvement d'opinion ayant pour but de présenter le nouveau sultan du Maroc aux yeux des Espagnols sous les traits les plus aimables et les plus flatteurs. Considérée sous cet angle, la chronique de Fray Juan Bautista s'inscrit comme une manœuvre de propagande, voire de « désinformation » pour reprendre un terme aujourd'hui en vogue.

A bien y regarder, il semble donc que ce soient les lignes directrices évoquées précédemment qui aient guidé Fray Juan Bautista dans la composition et dans la rédaction de son œuvre. Car, si l'on se penche sur la valeur purement informative de cette chronique, quels renseignements de première valeur sommes-nous amenés à tirer du texte de Fray Juan Bautista ? Peu de choses tout compte fait, surtout si l'on fait référence aux sources marocaines et étrangères qui, bien que rédigées postérieurement à celle de Fray Juan Bautista, nous livrent sur cette période de l'histoire du Maroc de plus amples détails.

La seule information vraiment intéressante et dont on ne trouve trace nulle part ailleurs, consiste dans la double tentative de conciliation et d'arbitrage qui aurait eu pour but le partage du royaume entre les deux prétendants. La

(27) P. BERTHIER, « Les Ibériques face au péril turc sur la Maroc, à la veille de la bataille de Wadi-l-Makhâzin (4 août 1578) », dans « Revue d'histoire maghrébine », n° 31-32, Tunis, déc. 1983, p. 112.

(28) Ibid., p. 113-114.

première de ces tentatives aurait eu lieu au lendemain de la mort d'Abdallah el-Ghalib et aurait été menée par l'entremise d'une ambassade ottomane (29). La deuxième tentative aurait eu lieu à la veille de la bataille d'er-Roken et aurait été le fait de Moulay Abdelmalek en personne qui, avant l'affrontement, aurait dépêché auprès de son neveu deux marabouts pour l'inviter à la paix et lui proposer à nouveau le partage du royaume (30). Mais ne s'agit-il pas là en réalité d'un fabriqué de toute pièce dont le seul but vise à présenter Moulay Abdelmalek paré des vertus du conciliateur, de l'homme de compromis et de paix ? Cependant, ce que nous connaissons de la vie et du caractère du sultan ne nous laisse pas de penser que cette double tentative a peut-être effectivement bien eu lieu.

D'autres détails inédits livrés par la chronique, viennent également apporter quelques lumières nouvelles sur la vie du sultan. En respectant le déroulement du récit, on peut relever successivement les informations suivantes. Fray Juan Bautista nous apprend ainsi que c'est de Meknès où ils résidaient que Moulay Abdelmalek et ses frères prirent le chemin de l'exil (31) et gagnèrent en premier lieu Tlemcen où les populations les accueillirent avec joie (32). Ses frères étant installés à Tlemcen, Moulay Abdallah el-Ghalib aurait négocié avec eux une paix et aurait attribué à Moulay Abdelmalek un sauf-conduit pour que ce dernier puisse venir sans être inquiété, chercher leur mère et leur sœur qui résidaient à Marrakech afin de les emmener à Tlemcen (33). Il semblerait aussi que Moulay Abdelmalek et ses frères aient opéré un audacieux coup de main sur la ville de « Figuy qui appartenait au royaume de leur frère » (34). Le texte nous livre également quelques indications chiffrées sur les effectifs dont disposait, au départ d'Alger, Moulay Abdelmalek pour se lancer à la conquête

(29) Fray Juan BAUTISTA, « Chrónica de la vida... », ch. III.
(30) Ibid., ch. III.
(31) Ibid., ch. I.
(32) Ibid., ch. I.
(33) Ibid., ch. II.
(34) Ibid., ch. II.

du pays (35), sur ceux de Moulay Mohammed à la bataille d'er-Roken (36), sur le nombre des Andalous et sur leur défection (37), ainsi que sur la durée de la bataille d'er-Roken qui aurait débuté sur les trois heures de l'aprés-midi pour finir à la nuit tombante (38).

Au total donc quelques informations dont certaines mêmes peuvent être sujettes à caution, voilà la maigre moisson de renseignements que nous sommes amenés à tirer de ce texte. Le fait mérite d'être souligné, surtout si l'on songe que Fray Juan Bautista, en raison de sa situation de captif résidant dans la capitale saadienne, était à même de pouvoir obtenir de Moulay Abdelmalek pour lequel il travaillait des informations puisées directement à la source. Il est donc manifeste que le but recherché par la chronique de Fray Juan Bautista ne vise pas à apporter au lecteur curieux la plus grande masse de détails possibles sur la vie du sultan. Son ambition est tout autre. Il s'agit essentiellement de présenter le nouveau monarque qui accède par les armes sur le trône du Maroc, paré des innombrables qualités où triomphent entre le courage, la longanimité, la loyauté, la modération, l'esprit de conciliation et de justice. En conclusion, il convient donc de se demander si la chronique de Fray Juan Bautista a bien atteint le but qu'elle s'est efforcée de poursuivre : créer dans l'opinion publique du monde chrétien une image flatteuse du souverain, propre à lui attirer les sympathies. Il semble qu'en ce domaine, l'œuvre de Fray Juan Bautista ait parfaitement rempli son rôle. En effet, les chroniques chrétiennes, postérieures à celle de Fray Juan Bautista offrent, une unité de ton constante où dominent en permanence l'admiration et la louange. On doit à ces textes d'avoir pour une bonne part contribué à rehausser la remarquable personnalité du sultan Moulay Abdelmalek, trop tôt disparu (39).

Pierre BERTHIER

(35) Ibid., ch. III.
(36) Ibid., ch. III.
(37) Ibid., ch. III.
(38) Ibid., ch. III.
(39) P. BERTHIER, ouvrage cité, p. 101-104.